

X

11-12 SEPTEMBRE

TADDERT

Comment le brouillard nous a conduits à Taddert. - Véridique histoire d'un fait d'armes. - La « légende » de Taddert. - La prise du camp marocain. – Folie coloniale. - Précisions. - Le tirailleur et la montagne. - Le Caïd rouge. - Les perplexités du Marocain. - Le Juif, l'arabe et le civilisé.

Mercredi 11 septembre.

Cette journée est celle de Tâddert. Le général a pris et brûlé les six cents tentes du camp marocain, ou plutôt de l'un des camps d'où nos adversaires dirigent quotidiennement contre nous leur vol d'oiseaux de proie. A quels excès ne va-t-on pas se porter, en France, à propos de ce fait d'armes ! Je lis d'avance les articles où les officieux exultent, et de quels forcenés commentaires ne griseront-ils pas l'opinion avec ce qu'ils appelleront à coup sûr « la victoire de Taddert » !

La fonction des témoins réfléchis sera, ici encore, en attestant la vérité, de dépouiller l'histoire des parures qui la déforment, et de n'être point crus. Résignons-nous à cette mauvaise chance. Le témoignage impassible de la vérité n'a de prix que pour des âmes exceptionnelles. L'orgueil humain, le goût de l'autorité veulent des faits qui se plient aux volontés, aux passions, aux intérêts, et, pour la foule ignorante, frivole et serve, l'infini de l'illusion et du mensonge a des attraits que ne possède point le vrai, austère et limité. Mais il n'importe pas à qui n'a d'autre souci que d'être véridique: celui-là n'attend rien des hommes, et nul hommage ne peut balancer à ses yeux celui qu'il se rend à soi-même.

Une légende commençait d'envelopper ce nom de Taddert. Obsédant les esprits, il exprimait l'espoir des amoureux d'aventure, le rêve des batailleurs, et, autour de lui, se dessinait la première trame des critiques inspirées à des juges sévères contre la stratégie du général, jugée par eux trop hésitante. Le général ne demeurait pas indifférent à la grandissante rumeur qui déjà montait vers lui, et voilà pourquoi, avant-hier, dans un accès d'impatience, dont j'ai eu la discrétion de ne point noter tous les termes, il me parlait du « petit complot » et des « histoires » qu'il sentait « rôder autour de lui ». Qu'il se rende du moins ce témoignage d'avoir agi avec discernement et prudence, et de n'être pour rien dans la naissante « légende » de Taddert. Mais comment retenir la langue de militaires à qui un chef circonspect n'offre pas toutes les occasions qu'ils ont souhaitées de se manifester dans l'action, ou réfréner les critiques de civils de qui la hardiesse des conceptions se mesure à l'irresponsabilité de fait ?

L'opération de Taddert, au début estimée assez simple, avait semblé devoir être la première entreprise du nettoyage méthodique et total de la Chaouïa. Quand on en aperçut les difficultés, elle s'enfla dans les esprits, et apparut alors comme la conclusion d'une première série de mesures militaires et le point final d'une phase de la guerre. Comme elle tardait encore, et qu'en même temps s'attestait sans équivoque le dessein gouvernemental d'en finir au plus tôt avec l'affaire de

Casablanca et d'en réduire les risques avec l'éclat, on voulut y voir l'aboutissement d'une campagne guerrière, l'effort dernier à la suite duquel il y aurait à dire si l'on entendait borner là les opérations ou poursuivre ses avantages.

A ces trois périodes, on se trompa. Taddert n'est ni une ville ni un village, pas même un douar, ni une agglomération d'un caractère permanent. Taddert n'était rien d'autre hier, et ne demeure, qu'une expression géographique, un « lieudit », selon le vocable des actes notariés, où, non loin de trois marabouts qui dressent dans la campagne leurs coupoles blanches, les tribus levées pour la chasse aux roumis ont établi un campement. Mais ce campement était une formation essentiellement guerrière et provisoire, où les combattants n'avaient amené que l'indispensable de leur vie errante, et dont la destruction n'équivaut point pour eux à la ruine que serait l'incendie de leurs villages. Battre les Marocains à Taddert, ou les battre, ainsi que nous le faisons chaque jour, sur les crêtes, sont deux opérations presque pareilles. Car ce camp où ils se reposent n'est même pas le seul où se tiennent leurs assemblées: n'ont-ils pas aussi celui de Tit-Mellil ? Et d'où vient que Taddert a pris sur les imaginations un crédit que ne possède point celui-ci ?

Quoi qu'il en soit, nos troupes reviennent de Taddert, et, pour certains, il semble déjà qu'elles aient conquis une part du monde. C'est d'ailleurs par une heureuse surprise qu'elles y sont allées, et qui me faisait songer tout à l'heure à ce mot que me dit un jour le général Drude : « Moi, j'ai de la veine ! » Le brouillard, aujourd'hui, fut sa chance; imaginez un soleil de flamme dans un ciel bleu, et ce soir, le couscous, sans doute, attendrait encore, sur des feux de braises, aux tentes de Taddert, le retour des cavaliers guerroyant sur les crêtes.

Imprévue, la marche sur Taddert n'en était pas moins préparée. Elle le fut à loisir, depuis plusieurs semaines, par l'étude raisonnée de la carte, par les questions posées aux indigènes amenés chaque jour au camp, par les observations du ballon; elle le fut surtout par toutes les reconnaissances exécutées depuis un mois autour de Casablanca. A l'épreuve, on a découvert avec étonnement que les difficultés étaient médiocres, que l'opération était plus facile et plus simple que ne furent à coup sûr celles du 28 août, du 1^{er} et du 3 septembre, que le fait d'armes est nul, et j'aperçois des militaires qui ne s'en font l'aveu qu'avec chagrin. Que ne pensent-ils bien plutôt à s'en targuer ! C'est par l'excellence de leurs travaux antérieurs, que l'opération est devenue aisée. C'est en battant chaque jour, depuis un mois, les Marocains, qu'ils ont amolli leur résistance, discrédité leur force, brisé l'arme entre leurs mains. Accomplie il y a quinze jours, sous la pression des donneurs de conseils, l'affaire eût pu être meurtrière à nos troupes. Bien loin que l'aisance avec laquelle elle vient de se conclure accuse un excès de temporisation, j'y trouve au contraire la justification d'une tactique. Je tiens du général ce mot : « Plus qu'il n'en faut, et agir à coup sûr, voilà mon principe. » Il songeait alors au nombre d'hommes à mettre en ligne ; mais la formule est bonne aussi pour le nombre de journées nécessaires à l'achèvement d'une entreprise.

Néanmoins, comment douter qu'il ait hésité devant Taddert ? A deux reprises déjà, il s'était résolu à l'opération. La première fois, ce fut il y a deux semaines, le 29 août. Survint inopinément, la veille, la chaude affaire où l'on vit le commandant Provost entouré sur trois côtés, obligé, trois fois de suite, de rétrograder, et le général s'avisa dès lors qu'il y aurait témérité à aller affronter de furieux adversaires sur leur territoire, à dix kilomètres de la mer, hors de la protection des canons de la *Gloire*, loin de l'abri du camp. Et c'est à ce moment qu'il se décida à demander formellement au gouvernement ces deux bataillons de renfort, dont je déclarais dans *le Figaro*, depuis quinze jours, d'après ses propres confidences, qu'il avait un besoin urgent. Le 31 août, une dépêche de Paris annonce à Casablanca que le gouvernement, ayant délibéré, a décidé

l'envoi de ces deux bataillons. A quelques jours de là, ils arrivent sur deux transports et, dans les premiers jours, de septembre, le chef tient en mains la force qu'il a sollicitée. C'est donc le 8, dimanche dernier, qu'il ira brûler Taddert. Il s'y résout, mais sans entrain, et je le vois, la veille, au camp, préoccupé, inquiet, nerveux. Dans la nuit, il est pris d'un accès de fièvre qui le tiendra deux longs jours et l'oblige à ajourner l'opération.

Le regrette-t-il ? N'en croyons rien. Des combats ne cessent de se livrer en lui. Il s'interroge, il délibère, il hésite, il remet. Il faut qu'il marche. Comment retarderait-il davantage l'action qu'il s'est engagé à conduire ? Car il a pris engagement. Il s'est lié soi-même, quand il a donné officiellement pour motif à son besoin de renfort l'opération de Taddert. Que répondra-t-il à son ministre, si celui-ci, bientôt, lui demande: « Que faites vous de vos deux bataillons ? » Ces deux bataillons, qui ne sont que de six cents hommes, alors qu'il les espérait complets, lui apparaissent une force bien chétive, à présent qu'elle a quitté les régions de l'espérance et qu'elle se tient vivante à ses ordres.

Il en souhaiterait davantage. Mais comment les réclamer ? Il possède ce qu'il a désiré. Eût-il exigé quatre bataillons, il les aurait reçus, car le gouvernement, ému et fâché des articles de journaux, a décidé d'expédier au général Drude tout ce que celui-ci lui réclamerait; M-Clemenceau lui a même spontanément offert de la cavalerie, qu'il a refusée, contre le gré de la plupart de ses officiers, et il a entendu se contenter, dans cette guerre contre des cavaliers, de 260 soldats montés. Il s'est donc préalablement interdit d'adresser au gouvernement, avant d'être revenu de Taddert, aucune nouvelle demande de renforts. Mais pour revenir de Taddert, il faut d'abord y partir, eût dit un fameux guerrier qui s'appelait La Palisse, et voilà justement l'objet du tourment du général Drude, inquiet de ne pouvoir appliquer, en cette circonstance décisive, son principe de bataille: « Agir à coup sûr. » A cet égard, la conversation qu'il m'a tenue avant-hier est caractéristique. Elle atteste que, jusqu'au moment même de l'action, il a redouté d'engager ses troupes dans une entreprise, où, selon un des mots qu'il affectionne, il ne voyait pas clair.

Remis hier de son indisposition, il se donne encore du champ, s'accorde pour la décision quelque répit encore, en se promettant néanmoins, ainsi qu'il est naturel et qu'on l'enseigne dans tous les cours de tactique, de mettre à profit la chance favorable qui s'offrirait. Cette chance est venue à lui ce matin, souriante et aguicheuse, mollement étendue sur les coussins brumeux de l'aube opaque. En bon militaire, il l'a prise, et c'est là son mérite.

Dans la soirée d'hier, il avait ordonné qu'une reconnaissance irait explorer la route même de Taddert, mais sur quelques kilomètres seulement, et il lui avait fixé, comme limite extrême, la ferme Alvarez. La colonne comprendrait six compagnies, sous le commandement d'un lieutenant-colonel, à qui il fit les plus expresses recommandations, lui interdisant, sous aucun prétexte, de se laisser entraîner et de dépasser la ferme. Deux heures plus tard, il lui parut que, deux précautions valant mieux qu'une, il était préférable d'augmenter la force de la colonne, et il la porta à dix compagnies. Puis, craignant que son subordonné, en dépit de ses ordres, ne s'engage et n'aille trop loin, il décide d'accompagner en personne la reconnaissance. « Comme cela, dit-il à ses officiers d'ordonnance, je serai sûr que ces lapins-là n'iront pas où je ne veux pas qu'ils aillent, et qu'ils ne me feront pas faire ce que je ne veux pas faire. »

- Bon! se disent alors ceux qui, parmi ces officiers, préconisaient plus de hardiesse, voilà encore ratée l'affaire de Taddert !

Ce matin, au petit jour, la colonne se met en marche, divisée en deux échelons, le général accompagnant, selon la règle, le second. Mais il semble qu'en même temps la précède et la couvre une brume laiteuse, qui, cheminant devant elle, comme si nos soldats la poussaient,

s'enfonce dans l'intérieur des terres, à mesure qu'une brise favorable la chasse de la mer. Enfermées dans cet anneau de Gygès, nos troupes s'avancent en sécurité; quand elles arrivent, au bout de cinq quarts d'heure, à la ferme Alvarez, elles n'ont pas eu à tirer un seul coup de fusil, et l'ennemi n'a encore aucun soupçon du mouvement offensif du camp français.

L'occasion était trop bonne. Le général la discerne, et incontinent la saisit. On va plus loin, puis plus loin encore. Quand on parvient au sommet de l'extrême crête qui ferme l'horizon de Casablanca, et que le brouillard enfin se fend, trois vastes agglomérations, blanches et grises, formées de tentes coniques et de gourbis, et faisant trois taches pareilles et distinctes, apparaissent dans le fond du vallon... Taddert ! Voilà donc ce Taddert, dont les oreilles et les imaginations sont pleines depuis un mois ! Une sorte d'ivresse enfièvre la petite armée, à qui l'occasion est enfin donnée de surprendre le Marocain chez lui, et qui, durant tant de jours, a construit dans son rêve un Taddert de féerie, où l'on se noierait en de magnifiques ripailles. Il y a des soldats qui crient. D'autres jettent leur fusil en l'air en dansant. En deux points de la colonne, un tirailleur et un légionnaire, frénétiques et saouls de joie, entrent dans un tel frémissement, qu'il faut les désarmer, les soigner, les étendre dans des cacolets, et j'ai compris alors à quels maux la folie coloniale peut soumettre l'organisme humain.

N'ayant point le dessein de faire le récit des opérations militaires, je passe sur celle-ci. On a vu Taddert, on s'y est élancé, on l'a pris, on l'a brûlé, et voilà l'essentiel. Ce fait d'armes s'est distingué par ce trait mémorable, que l'ennemi, en somme, n'y parut point, ou qu'il put sembler du moins à nos soldats qu'il fit défaut ce jour-là, tant le Marocain, dans les rencontres précédentes, l'avait habitué à. des joutes héroïques.

Cette fois, dès que les guerriers avaient aperçu la colonne, la moitié d'entre eux, comprenant soudain que l'heure n'était plus de se battre, si l'on ne voulait être battu, mais de fuir par les sentiers les plus secrets, s'étaient hâtés à travers le camp, et, pressant chacun s'efforçaient de sauver tout ce qui pouvait être sauvé. Les autres, indomptables et orgueilleux, refusant de laisser le champ libre au roumi, et, contre toute vraisemblance, espérant quand même dans la fortune, prirent leur cheval et leur fusil et s'élancèrent, les malheureux, contre les canons ! Mais ils n'étaient pas plus de quinze cents, à l'estimation de la plupart des officiers et du général lui-même, quinze cents à s'opposer à la marche de dix-huit cents hommes, armés de bons fusils et escortés d'artillerie ! Nos pièces de 75 et le tir de notre infanterie en firent un massacre, et nos risques furent médiocres en revanche, puisque, rentrant tout à l'heure au camp, la colonne n'y ramenait qu'un mort et six blessés.

Lorsque nos soldats, ayant, d'un revers de main, balayé le chemin, ont pénétré dans le camp, la plupart des tentes y offraient le spectacle de la vie suspendue. Des gargoulettes, se balançant à des cordes minces, tiennent l'eau fraîche. Le couscous, à demi moulu, attend que des mains expertes remettent en mouvement les pierres broyeuses. Le thé, la menthe et le café sont apprêtés pour les guerriers, quand ils reviendront de la bataille. Un chameau blessé, dont la charge a glissé sur le sol gît dans son sang répandu. Des bourricots se poussent dans les espaces libres, frétilant de la queue, et, de leurs *chottari* à demi remplis, de ce double panier de fibres végétales que supporte leur échine, tombent à terre des étoffes et cent objets divers, que l'on avait commencé d'y entasser avec trop de hâte.

Parmi quelques corps éventrés par nos obus, on voit, presque côte à côte, ceux de deux guerriers, exsangues et montrant des visages tordus, et qui serrent dans leurs bras des tapis et une toile de tente qu'ils essayaient de ravir à l'imminente rapine de l'ennemi.

Des chevaux, blessés par nous en des combats anciens, étaient venus s'allonger et mourir au camp, et leurs cadavres décomposés, que nul n'a songé à traîner au dehors, achèvent d'y pourrir, avec d'effroyables odeurs. Et parmi tout ce désordre, dans cette enceinte de carnage et de mort, sous l'une de ces tentes bouleversées comme par un pillage, mêlée à un tas d'objets disparates, repose une machine à coudre, jolie, pimpante, luisante, évidemment gagnée au sac de Casablanca, et que son propriétaire actuel, tout entier à sa fuite agile, a abandonnée dans son gîte.

Tandis que nos goumiers, les premiers à la tâche, se précipitent à travers le désert de ce camp, et que le capitaine Berriau, appréhendant des scènes de pillage trop certaines, leur donne l'ordre de l'incendier, une colonne s'allonge à l'horizon, qui, fuyant le roumi vainqueur, va chercher un refuge vers des régions lointaines, emportant avec elle ses bêtes et la plupart de ses biens... On a surpris le camp de Taddert, certes; on n'a point capturé ceux qui le formaient. Une fois de plus, on s'est contenté de pousser devant soi les bandes marocaines, en agrémentant cette opération de l'incendie de leurs tentes, comme, du bout de sa pelle, l'enfant pousse le sable du rivage, que ramènera le flot prochain. On ne voulait point aller détruire Settât ou quelque autre village, car on n'était pas libre de le faire, et l'on avait en main des lettres ministérielles, où il était question, non plus du châtement à tirer de la Chaouïa, mais des « satisfactions » à obtenir des tribus. Soit. Mais le gouvernement n'a pas interdit que le camp de Taddert, surpris et entouré, soit saisi par nos troupes avec tout ce qu'il contenait d'habitants sédentaires, de bétail et de biens, et cela pourtant ne fut pas fait.

Cependant, laissant, aux coins des camps, nos soldats y allumer, avec méthode et certitude, l'incendie, le gros de la colonne pousse vers le sud de deux kilomètres, afin qu'il soit dit que nous avons dépassé Taddert. Puis, après une courte halte, ces troupes, qui, depuis le petit jour, ont marché sans repos, reprennent, sous un soleil de plomb, dans une chaleur humide et déprimante, la route de Casablanca, où elles rentrent à deux heures.

Ainsi s'atteste, jusqu'en cet instant, l'inquiétude du général. Elle survit au succès. Taddert, détruit, continue sur lui son étrange hantise... Ces cavaliers, qui viennent de fuir devant ses canons, ne se sont-ils pas reformés, et, par un de ces mouvements tournants qui sont toute leur stratégie, ne vont-ils pas se porter sur ses derrières ? Peut-être se sont-ils joints à ceux de Tit-Mellil, sortis à leur tour. Qui sait si leur troupe, ainsi renforcée, n'attaque pas maintenant le camp français ?... Et le général presse ses hommes harassés... Par cette hâte, vérifions, une fois de plus, que la témérité n'est point le défaut de ce chef réfléchi, et que la sûreté laborieuse avec laquelle furent conduites, jusqu'à ce jour, les opérations, ne fut pas l'ouvrage du hasard.

POST-SCRIPTUM

20 septembre.

Les journaux du 13, du 14 et du 15 septembre nous sont arrivés. Les premiers publient les récits de l'affaire de Taddert; les seconds, les répliques du gouvernement. Car le gouvernement réplique aux correspondants de guerre. C'est une coutume qu'il a contractée, depuis que l'artillerie de forteresse de *l'Agence Havas*, braquée par son ordre contre un correspondant que je sais, l'éventrait chaque soir, pour avoir affirmé le matin la nécessité de renforts, et qu'il n'a point perdue, alors même que l'événement lui démontra que l'erreur n'était pas du côté du correspondant.

Il paraît cette fois qu'il n'est pas orthodoxe de dire que la marche sur Taddert fut une surprise pour le général Drude presque autant que pour les Marocains. Il faut que l'opération ait été délibérée, préméditée, accomplie selon un plan rigoureux, et nos troupes n'ont rien fait, si

elles n'ont point agi en vertu d'une volonté préalable. Ainsi l'affirment les notes officieuses, et elles invoquent le témoignage même du général.

Les notes officieuses se trompent. Tous les détails du récit qui précède sont véritables. Les propos que m'a tenus le général le 9, et que j'ai rapportés à leur date, attestent qu'il n'était pas disposé à marcher sur Taddert, si peu de temps après qu'il me les confiait. Il a déclaré à ses officiers d'ordonnance, dans la soirée du 10, qu'il n'accompagnerait la reconnaissance que pour l'empêcher de s'engager trop avant. J'ajoute ce trait, qui est significatif : la plus grosse part de la colonne était composée des troupes de renfort nouvellement arrivées, et dont c'était le premier jour de marche. A ses officiers, le général déclarait lui-même que la sortie projetée avait pour objet principal d'éprouver leur résistance, de les regarder à l'oeuvre, et, selon son mot, de les « mettre en mains ». Quelle vraisemblance que, partant pour une opération par lui-même jugée difficile, et devant laquelle il avait si longtemps hésité, il y eût précisément employé des hommes et des chefs, tout neufs dans cette guerre, et qu'il ne connaissait pas, alors qu'il possédait sous la main des troupes déjà aguerries, dont il avait l'expérience, et qui, assouplies par lui-même, rompues aux méthodes de l'ennemi, lui offraient les garanties les plus sérieuses de résistance ?

Enfin, un petit groupe, dont j'étais, s'étant formé, le jour même du 11, à quatre heures et demie, devant la porte du consulat, autour du général, qui en sortait, on y discutait l'opération qui venait, deux heures plus tôt, de se terminer. On y faisait la part du hasard et de l'imprévu, et le général, dans ce premier moment, était bien loin de prétendre, comme il eût pu le faire alors sans risque, et comme l'exige aujourd'hui, à sa suite, le gouvernement, que la marche sur Taddert avait été par lui décidée pour ce jour-là.

Oublie-t-on encore que, rédigeant au retour son télégramme officiel, le général, à cette minute du premier élan, ne songeait point à dénier l'aide de la fortune et faisait en partie, au brouillard propice, honneur du succès de ses armes ?... Enfin peu importent ces contestations: j'ai conscience d'avoir conté dans sa vérité stricte l'affaire de Taddert, et les protestations n'y feront rien.

Jeudi 12 septembre.

Une section de tirailleurs est étendue dans un champ, au sommet d'une crête, à l'abri derrière des retranchements improvisés, gardant, inutile précaution, les lignes avancées du camp. Nul Marocain ne se montre jusqu'à l'extrême horizon, et les tirailleurs rêvent.

- Mon lieutenant, fait l'un tout à coup, tu vois la montagne là-bas, là-bas ?
- Oui. Eh bien ?
- Dis-moi si pas la même montagne qu'on voit chez nous, en sortant de Tlemcen ?

L'officier ne songe même pas à rire: il a l'habitude.

*
* *

Je vais faire visite au capitaine Caud, des spahis, sous sa tente. C'est un des officiers les plus braves qui soient. En même temps, un joli type de Français.

Le visage coloré, des yeux limpides, une moustache fine qui grisonne, la voix grave, un peu

voilée et lente, un air de simplicité élégante et de distinction, je ne sais quoi d'audacieux, d'énergique et de fort, qui est de haut ton. Le capitaine Caud s'afflige, car les spahis, confinés à la ferme Alvarez, ont peu donné dans l'affaire de Taddert. Soudain il fait, de sa voix mesurée :

- Nous avons vu là-bas le *caïd rouge*.

Le « caïd rouge » est la légende de l'expédition de Casablanca. Le caïd rouge est un mythe. Nul n'e l'a jamais vu, car il n'a pas existé. Inventé par un reporter imaginaire, il fut d'emblée adopté à Paris, parce que notre public n'aime pas les choses simples et qu'il chérit le roman-feuilleton. On a rencontré quelques Marocains habillés en rouge, comme d'autres l'étaient en bleu, en noir ou en blanc; on les a remarqués, parce que le rouge est une couleur peu usitée au Maroc; mais on peut affirmer que, dans toute la Chaouïa, on ne trouverait pas un caïd vêtu d'un burnous rouge.

Sur cette base incertaine, voilà pourtant édifiée une légende! Celle-ci est tenace... Elle m'exaspère, parce qu'elle est pour moi comme le signe de tout ce qui déjà se mêle de fantaisie et de mensonge à une affaire qui, racontée dans sa vérité, offre pourtant de suffisants éléments de passion. Et voilà qu'un homme, aussi sérieux et digne de foi que le capitaine Caud, prétendait avoir rencontré le « caïd rouge » !

Je regardai le capitaine avec une stupeur inquiète et hostile. Il poursuivit nonchalamment. -
- Nous avons vu le Caïd rouge... Ils étaient quatre: deux en rose et deux en rouge.

Alors je ris de bon coeur, et je me souvins qu'à l'heure même où le capitaine Caud avait aperçu les quatre incarnations du fantôme, mon distingué confrère Ludovic Naudeau, en un point du combat très éloigné de la ferme Alvarez, m'interpellant de loin, m'avait crié: On vient d'apercevoir là-bas, à gauche, le Caïd rouge... Prenez votre jumelle. Regardez-le bien... Vous ne pourrez plus maintenant nier son existence ! »

*

* *

Pour les Arabes comme pour les Européens, la prise de Taddert est l'événement du jour. Eux-mêmes s'en étaient fait, en imagination, des représentations fastueuses, et il apparaît ainsi que, nulle du point de vue militaire et stratégique, l'opération est néanmoins destinée à produire dans la Chaouïa un effet certain.

Pour l'instant, ce sont les Marocains de la ville qu'il est bon de regarder. Que pensent-ils ? Que se disent-ils entre eux, dans les confidentielles causeries qu'ils poursuivent le soir, au fond de leurs logis, portes closes ?... Des sentiments contraires les partagent. Le Mediouna, le M'zab, le M'dakra, et tous ces nomades de la Chaouïa, il les déteste, puisqu'ils ne vivent qu'à ses dépens, qu'il est en perpétuelle alarme de leurs pillages et de leurs déprédations, et que, en somme, dans la catastrophe présente, c'est d'eux que lui viennent tous ses maux. Qu'ils soient châtiés, à leur tour pillés et incendiés, que quelques-uns soient en outre expédiés au paradis de Mahomet, ce n'est pas lui qui les plaindra. Au contraire. Et il voudrait s'en réjouir pleinement. Mais ce châtement est administré par le roumi, et le bon Marocain se fait cette réflexion qu'il est pénible, pour un honnête musulman, de se faire, même en pensée, l'allié du chien de chrétien contre ses frères de race.

Aussi sa perplexité est-elle sans mesure. C'est au pillard qu'il doit, avec la ruine, la présence du roumi sur son dos, et il exècre pour cela le pillard; mais il ne peut pas se résoudre à aimer le roumi, même pour une fois, même à titre exceptionnel, même à cette condition que ce précédent

ne pourra être invoqué plus tard, car, en vérité, il n'est pas une circonstance de la vie où il soit possible que se réalise un tel paradoxe... Ah ! si, au lieu du « Kébir » et des militaires français, il avait devant lui un Kébir et des troupes du Maghzen, avec quel enthousiasme éclaterait son allégresse!... Mais il songe, en évoquant les cadavres et en méditant sur les ruines de l'incendie et du bombardement, que le troupier français possède des méthodes sûres et rapides, et il se rappelle en revanche que sa propre maison fut pillée par des gens de rien, que conduisait en personne un soldat du maghzen. Alors il est indécis, et, plutôt que de se prononcer, il tombe dans le silence et la mélancolie...

*
* *

Scène de mœurs à la Marine.

Un peu après six heures, quand le soleil commence à incliner son oeil pourpre sur la mer apaisée, arrivent, par un vapeur de commerce, à destination du magnifique poste de télégraphie sans fils que la société Popp est en train d'installer non loin des murs de la ville, trente-cinq caisses de matériel. Le représentant de la société et l'ingénieur qui dirige les travaux sont au port pour les recevoir, accompagnés de leur domestique arabe, un grand Marocain sec et propre, qui a le front intelligent et l'allure distinguée.

Quand il faut décharger les caisses, nul porteur ne se rencontre. Ce sont les Juifs qui, traditionnellement, font au Maroc ces durs travaux, car l'Arabe, à prix d'or, ne s'abaisserait point à prêter la main au déchargement d'un fret chrétien. Ce soir, les Juifs sont las. Depuis ce matin, ils travaillent au port, et, quand le soleil va se coucher, ils estiment que leur journée est finie. Au reste, ils ne sont en aucune manière commissionnés. Travailleurs bénévoles, ceux qui sont restés là, accroupis aux alentours de la porte, ne bougent non plus que des sourds, quand les appelle le Français qui représente la société.

Alors, sans un mot, le domestique arabe, qui tient en main une cravache, s'avance, bras levé, vers leur groupe, et sa cravache retombe sur l'échine du premier qui s'offre. Celui-ci pousse des hurlements de bête, et se précipite aux genoux du Français. A qui s'adressera-t-il, sinon au maître de l'Arabe, à l'un de ceux-là dont la patrie a expédié ici des soldats et des canons pour la punition des méchants et la revanche de la justice ?... Mais le Juste, avec un mauvais sourire dans sa barbe noire, fait rudement: « De quoi te plains-tu ? Tu n'es pas content ? » L'autre comprend qu'il mêle les questions... Du même coup, comprennent ses camarades, et tous, en file indienne, se dirigent tristement vers la barcasse, d'où les trente-cinq caisses sont bientôt extraites. Faisant son cadre à cette scène, des officiers de marine regardent et s'esclaffent.

Un peu après, confortablement assis à la table de l'Hôtel de France, l'ingénieur raconte la chose. Chacun trouve l'histoire ravissante. En conclusion, il ajoute, car il a la voix douce et l'oeil bienveillant:

- Ces juifs étaient sans doute fatigués, Oui, je veux bien, car on a débarqué toute la journée. Mais quoi! une demi-heure de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire !... Et puis, ils sont pauvres, ils ont besoin d'argent, et, en somme, nous leur rendions service.

...A coups de cravache.

XI

13- 15 SEPTEMBRE

La comédie à la cour chérifienne. - Le Sultan, l'ambassadeur et la frégate. - Les étonnements de la Chaouïa. - Comment on fait la guerre au Maroc. - Une expédition militaire à la mode du Sultan. - Les goumiers au camp. - Le pantalon du chanteur cantinier. - Le général Drude reçoit. - La mule et l'alcarazas de Mouley-el-Amin. - Le supplice du sel. - Les farces de la brume. - Quelque chose se passe à Casablanca. - La phase diplomatique. - Nos affaires vont mieux: les Zenata et les Ziaïda sont en paix.

Vendredi 13 septembre.

Le commandant Mangin, qui connaît bien le Maroc, me conte l'un des thèmes les plus ordinaires des comédies qui sont jouées chaque année, pendant une certaine période, à la cour de Fez. La pièce dont voici le sujet pourrait recevoir, à la mode ancienne, ce titre: le Sultan, l'ambassadeur et la frégate.

Elle se passe à la cour. Survient soudain l'ambassadeur d'une puissante nation européenne, étincelant d'or et de broderies, et il est tacitement entendu, depuis un certain nombre d'années, que la France est cette puissante nation. Avec fracas, le véhément diplomate annonce qu'il vient voir le Sultan. Il veut le voir tout de suite, il exige que l'audience ait lieu sans délai, car la chose est d'importance, et, cette fois, il ne tolérera pas qu'on le berne. Quelque meurtre, quelque vexation, a encore été commis, dans l'empire chérifien, contre un citoyen de son pays, et il a mission d'obtenir les satisfactions les plus promptes et les plus complètes. Donc, plus de plaisanterie.

Soit, fait, avec des salamalecs, le fonctionnaire qui reçoit ses premiers éclats; le magnanime ambassadeur verra le Sultan, et le Sultan lui rendra toute la justice qui lui est due, car la puissante nation, tant chérie de lui, n'est pas de celles dont il soit permis de négliger les justes réclamations, etc... Mais l'illustre envoyé ignore-t-il que l'usage est de ne paraître devant le souverain qu'en lui présentant quelques cadeaux ? - Il le sait, il a apporté ces cadeaux. - Ignore-t-il que nul sujet ne doit être abordé devant le sultan, s'il n'a été communiqué préalablement au grand vizir ? - Soit, il verra le grand vizir. - Ignore-t-il qu'avant d'être reçu par le grand vizir, il est de tradition de faire visite aux ministres, aux personnages du Maghzen, aux hauts fonctionnaires, à tel chérif, aux... - Ah! non, ah! non! s'exclame le diplomate. Il consent à visiter aussi les ministres, mais rapidement, et personne autre. - Voyons, voyons, ignore-t-il qu'il doit aussi remettre quelques souvenirs à tous ces hauts seigneurs de l'empire, et, pour les offrir, ne faut-il pas qu'il aille chez eux? Enfin c'est l'étiquette de la cour chérifienne; elle est d'institution ancienne et lie tous ceux qui y pénètrent, Marocains ou étrangers; il a trop le sentiment de la justice et de son bon droit, pour vouloir se donner les apparences de céder à la passion, quand il est avéré qu'il a si pleinement raison. - Eh! bien, eh! bien donc... il fera toutes ces visites, mais pas une de plus, pas une! Et si on ose lui parler encore de quelque autre formalité, gare !... Il va commencer tout de suite, afin d'en avoir fini au plus tôt et d'arriver au Sultan. Y pense-t-il ? Ne sait-il pas que nous sommes en période sacrée, que toute la vie officielle est suspendue, que les affaires de l'Etat sont arrêtées, que, sous nul prétexte, aucune audience ne peut être accordée avant trois semaines par quelque fonctionnaire que ce soit ?...

Le puissant ambassadeur proteste, crie, menace. Mais que peut-il répondre, quand on lui oppose, avec une courtoisie obséquieuse, les exigences de la religion ? Il s'incline donc, et se résigne à attendre trois semaines à Fez que daignent s'ouvrir devant lui les portes officielles.

Les trois semaines révolues, il commence la tournée de ses visites, selon l'ordre protocolaire qui lui fut indiqué. J'abrège le récit de cette course échevelée et burlesque à la recherche d'insaisissables fantômes. Celui-ci est en voyage; celui-là est malade; cet autre est en deuil; un quatrième marie un proche. A chaque station, c'est une attente nouvelle. Impossible de sauter le malade ou le voyageur et d'essayer de surprendre le suivant, car ces visites, selon les règles, sont successives, et l'une enchaîne l'autre. Bref, trois mois après, l'ambassadeur, exaspéré, en est à peine à la moitié du cycle infernal qu'il doit parcourir avant d'arriver au grand vizir et au Sultan, et, n'y tenant plus, sombre et furieux, il part soudain, en faisant claquer les portes, criant qu'on ne le jouera pas plus longtemps, et que, si on ne veut pas l'écouter, il faudra bien, du moins, entendre la voix des frégates !

Il quitte le palais, sort de Fez dans un grand tintamarre. Nul n'a fait un signe pour le retenir. Nul n'a eu un sourire de raillerie. Nul ne se gausse de sa colère, quand il est parti. Nul même ne la commente. Les fureurs d'un roumi, c'est du vent qui, en passant, éveille dans la chevelure des oliviers des concerts. un peu bruyants, mais que n'entend même pas leur tronc noueux, et, pour ces âmes éternelles et ces fronts impassibles, le puissant ambassadeur est comme s'il n'était point.

Quelques semaines se passent. Derechef, voici venir le magnifique diplomate, plus magnifique et plus étincelant encore dans son costume d'or. Sa colère est apaisée; mais il parle haut, dresse la tête et montre dans ses exigences l'autorité que donne l'irrésistible force, car les « frégates » l'escortent cette fois, et, en signe de la puissance qui lui est, par ce fait, conférée, il tient sous son bras la réduction d'un terrible vaisseau de guerre, hérissé de canons.

A cette vue, les caïds, pachas, chérifs et autres personnages se précipitent à ses pieds, ventres à terre et mains étendues. Le puissant seigneur désire-t-il donc voir le Sultan ? Qu'il le dise, et sa volonté sera sur l'heure obéie. Tout aussitôt, les portes s'ouvrent, les murs s'abaissent, et l'ambassadeur, serrant contre lui sa frégate-talisman, est en présence de Sa Majesté Chérifienne, Père des Croyants... Les salutations épuisées, lorsque le Père des Croyants lui demande quelle pressante affaire l'amène auprès de lui, l'ambassadeur reste coi : il a oublié pourquoi il est venu...

Ce qui ajoute à la grâce de la comédie, c'est que les rôles y sont tenus par des amateurs, que ces amateurs appartiennent aux plus illustres familles, que c'est un « tolba » (étudiant) qui joue toujours celui du Sultan, que la pièce est représentée à la cour, en présence des plus hautes autorités du Maghzen, que le Sultan en personne y assiste.

*

* *

Au camp, ce matin, des officiers, familiers des Marocains, qu'ils ont déjà rencontrés sur la frontière algérienne, m'expliquent que la campagne actuelle doit être, pour les gens de la Chaouïa, une grande surprise. Ce n'est pas à la façon dont nous l'entendons que ces guerriers ont, en effet, l'habitude de faire la guerre. Constamment en lutte de tribu à tribu, ils la regardent comme une merveilleuse occasion de frénétiques fantasias. On monte à cheval, on se précipite, sans souci de cohésion, de tactique ou de discipline, à travers la plaine, on jette en l'air son fusil, que l'on rattrape au vol, avec des cris sauvages, on le décharge au petit bonheur, on se tient debout sur ses étriers, ou couché sur son cheval; puis, arrivé ainsi à bonne distance de l'ennemi,

qui en fait autant de son côté, on tourne bride, on part dans une autre direction, on revient à la charge sur un point différent; pas d'arme blanche; ni contact direct, ni corps à corps, ni mêlée, ni charge d'ensemble.

Le spectacle, fort pittoresque, dure ainsi cinq ou six heures, pendant lesquelles il y a eu un tué environ de chaque côté. Puis, les gosiers étant secs et les chevaux fatigués, chacun rentre chez soi en s'attribuant la victoire. On recommence le lendemain ou le surlendemain, et il n'y a pas de raison pour que cela ait une fin. Cela ne finit jamais, en effet, et voilà pourquoi le Roghi, par exemple, qui n'a ni argent ni autorité ni véritable armée, peut tenir en échec, depuis plus de quatre ans, les mehallas du Sultan, qui ne sont d'ailleurs ni mieux payées ni plus disciplinées que ses propres bandes.

Nos adversaires, sous la mitraille des shrapnells, trouvent que nous gâtons le métier et que ce n'est pas de jeu.

Notre incapacité à profiter de la victoire ne les étonne pas moins. Que voient-ils chaque jour ? Les Français sortent de leur camp; les balles sifflent, le canon tonne, les « frégates » entrent dans la partie; des Marocains sont tués ou blessés, des chevaux éventrés; le reste de la troupe, au bout de trois heures, se retire. Puis nos soldats reprennent pacifiquement le chemin de la ville, rentrent dans leur camp, et, si on les laissait en paix, on n'entendrait plus parler d'eux... Grande merveille pour la Chaouïa. Lorsque le Sultan entreprend de châtier des tribus insoumises ou rebelles, l'opération leur coûte plus cher. Ayant préalablement, par des moyens sonnants, gagné les tribus environnantes, et dressé ainsi, autour de ceux qu'il vise, une infranchissable muraille, il met en route ses mehallas. Sur le chemin, elles se grossissent de tous les guerriers. en disponibilité et de tous les vauriens en quête de mauvais coups, à qui il suffit de promettre, avec une maigre solde, les mains libres pour le fructueux pillage.

Avant qu'ils aient pu se reconnaître, les rebelles sont vaincus; sachant d'avance ce qui les attend, ils se présentent à la bataille, démoralisés et tremblants; parfois même, ils passent la formalité du combat et font d'emblée leur soumission. N'importe ! il faut qu'ils soient châtiés. Alors on coupe des têtes, on incendie tentes et villages, on confisque les armes, on emmène chevaux et bétail, on saisit les réserves des silos, on brûle les moissons, on détruit tout ce qu'on ne peut emporter, et les hommes du Sultan laissent la tribu, battue, décimée, pillée, volée, vidée, ruinée, plus nue que ne fut le premier homme, plus pauvre que ne sont les mendiants des routes, plus délabrée qu'un moribond ravagé par la maladie. Pour reconstruire ses villages, reconstituer ses réserves, racheter des armes, des tentes et des chevaux, il lui faut des années. Mais elle se souvient, et son exemple est la leçon des témoins du spectacle.

...Combien de têtes avons-nous coupées ? Combien de villages dévastés ? Quels pillages nous ont enrichis?... N'avons-nous fait rien de semblable ?... C'est donc que nous craignons de nous engager trop avant, et que nos frères courages s'émeuvent de la bravoure marocaine. Ainsi, du moins, raisonnent les tribus, et voilà le langage qu'elles colportent de Tanger à Marrakech.

Samedi 14 septembre.

Je croise tout à l'heure le chanteur Mercié, avant-hier pillé jusqu'à la dernière chaussette, hier héros, présentement cantinier, par la grâce du général Drude, et en chemin vers la fortune. Il a le visage épanoui, et, avec sa verve marseillaise, il fait incontinent:

- Ah! je suis bien content! Je viens de rentrer dans une partie de mes « frusques » !...

Figurez-vous que je me trouvais ce matin par là-haut, dans une rue de tonnerre de bon Dieu, quand je vois venir un jeune juif épatant, qui faisait le gandin et se prélassait, en fumant une cigarette, une badine à la main, avec des bottines vernies et un pantalon de troun de l'air, qui avait un pli extraordinaire... Je me dis: « Cristi, en voilà un gommeux ! On n'a jamais vu ça à Casablanca ! » Mais à mesure qu'il s'approchait, je faisais: « C'est drôle, tout de même, voilà un pantalon qui ressemble joliment à un grim pant de ma connaissance, et des bottines qui m'ont bien l'air de sortir d'une garde-robe où j'avais mes entrées! » Je ralentis, je le laisse venir, je regarde... Parfaitement, c'était mon phalzar !... Ah! je t'ai empoigné mon juif par le derrière, et il en a vu trente-six chandelles !... « Ah! mon gaillard, tu ne t'embêtes pas! Veux-tu encore mon peigne et mes fausses dents ?... Je pourrais t'envoyer ma fiancée, par la même occasion ? » Il n'en revenait pas... Je l'ai conduit délicatement à la police, où on l'a mis à l'ombre. Le commissaire, M. Dordé voulait me rendre mon pantalon. Mais je lui ai répondu qu'il pouvait le mettre en loterie de ma part. »

*

* *

Cette après-midi, le général Drude reçoit. Il reçoit un personnage, Mouley-el-Amin, oncle du Sultan. Mouley-el-Amin, on le sait, commandait dans la Chaouïa la mehalla chargée d'y rétablir l'ordre. Comme ses soldats n'étaient pas payés, il en avait peu, et, chaque matin, il en avait un peu moins que la veille; quand le soleil se leva au lendemain du 30 juillet, il n'en avait plus du tout. Entre la certitude d'un fructueux pillage et le lustré de servir pour l'honneur le Père des Croyants, un bon Marocain n'hésite pas. Il pille d'abord, et s'arrangera ensuite avec le gouvernement et le Prophète.

L'allégresse dont la destruction de Taddert a gonflé l'âme de Mouley-el-Amin est sans pareille, et il n'aura point de quiétude qu'il ne l'ait exprimée en personne au Kébir des Français. C'est pour cela que, quatre heures sonnantes, il s'achemine vers le camp. Pour cette entrevue, dont la signification est grande, le Kébir a fait des préparatifs. Le consul, M. Malpertuy, qui a de très beaux tapis, lui en a prêté quelques-uns. Un grand pavillon tricolore, envoyé par l'amiral Philibert, décore une des parois. Un fauteuil de jardin, en jonc ou en bois tourné, et qui est tout blanc, quelques chaises de paille, complètent l'ameublement habituel, lequel se compose, pour l'essentiel, de bancs de bois.

Voici Mouley. C'est un vieillard corpulent et flasque, qui a une barbe grisonnante dans une large face et des yeux ronds. Accompagné de son khalifa, Si Allal, il s'avance lentement, au pas d'une débonnaire mule noire, enfoncé dans une haute selle rouge, et chaussé de babouches jaunes. Douze spahis l'escortent.

Sept serviteurs, dont les uns sont noirs et les autres jaunes, vêtus de costumes bigarrés, l'entourent. Celui-ci tient la bride, deux autres les étriers, et le reste se presse non loin, afin de pouvoir intervenir sur-le-champ, si un écart ou un reniflement de la bête compromet l'équilibre de l'altesse. L'un d'eux porte avec précaution, dans une gargoulette rouge, l'eau dont celui-ci se désaltérera tout à l'heure.

Un conflit protocolaire, ô merveille, a failli se produire. Mouley, membre de la famille régnante et chef de mehalla, rendant visite à un militaire qui n'est, dans son propre pays, qu'un général entre beaucoup d'autres, un manant qui ne possède pas le moindre principicule dans sa famille, sentait avec force tout le prix de l'honneur qu'il lui faisait. Aussi prétendait-il ne point descendre de sa mule et tenir ainsi conversation avec le général, debout à côté de lui. A quoi

celui-ci fit répondre sans fard *que*, ceci étant, Mouley pouvait rester chez lui. L'oncle, dès lors, n'insista pas. Voilà qui est bien marocain. Il ne coûte rien d'essayer: qu'est-ce qu'on risque ? disent chez nous de bonnes gens, qui pourraient être sujets du grand Chérif.

Soutenu et tiré par ses sept serviteurs, Mouley descend de sa mule, en s'aidant d'une chaise. Le général est là, qui lui tend la main, et qui, pour marquer la cordialité de cette visite, a gardé la petite tenue, sa veste kaki du camp et du combat, imité en ce point par ses officiers d'ordonnance. Mouley s'assied, s'installe. Tout aussitôt, les effusions commencent. Avec une abondance d'hyperboles, que traduit fidèlement le lieutenant Raymond, officier interprète, il remercie le général et l'armée française de leur intervention, en célèbre les merveilleux résultats, ajoute que son contentement est tel, qu'il n'a pu se retenir de le faire connaître par lettre au Sultan, son impérial neveu, et à Torrès. Pour conclure, il se proclame pour la vie l'humble et fidèle serviteur de la grande France, et, avec un gras sourire, il répète dans sa barbe, avec de petits mouvements de ses doigts courts: « Je suis Français ; à partir d'aujourd'hui, je suis un vrai Français ! »

Le général le remercie avec bonne humeur. Le général est gai. Il fait rondement qu'il n'est venu ici que pour y rétablir la paix, et que Mouley a dû s'en apercevoir au bruit du canon. Puis, les paroles officielles étant échangées, et cette conversation par interprète manquant de chaleur, chacun s'occupe de son côté, Mouley avec M. Malpertuy, arabisant remarquable, et le général avec ceux qui sont là. Pendant ce temps, la nouba des tirailleurs joue des airs indigènes, dont le rythme monotone et lent, qui sent son Islam, doit donner à réfléchir à l'oncle. Aux extrémités du gourbi, qui est ouvert et n'a pas de portes, des officiers, des photographes, des correspondants de journaux, se pressent à quelques mètres, et, derrière eux, la foule des soldats fait un grand cercle pour apercevoir au départ le puissant personnage.

Avant de prendre congé, celui-ci pense faire acte de politesse en demandant à voir de près une ascension du ballon. Il a entendu dire que le ballon avait rendu aux Français les plus grands services, et, en ceci, on ne l'a point trompé, je le sais à présent. Au début, j'ai plaisanté sans grâce le ballon de Casablanca, et ce fut une lourde faute. Il faut que je m'en accuse. J'espère ainsi mériter le pardon de mon ami M. Léon Barthou, qui est aussi un fervent et compétent aéronaute, et de qui j'ai reçu, à cette occasion, le blâme cordial.

Le désir de Mouley sera satisfait sans délai. Un officier se précipite au parc aérostatique. Bon ! quelque avarie vient de survenir au moteur, et il faut deux heures pour le réparer. Peut-on avouer à l'oncle du Sultan que toutes ces « machines » de la civilisation ne sont pas impeccables ? Que faites-vous de notre prestige ?... Mais le général ne s'embarrasse pas pour si peu. Il lève le doigt au firmament, et il explique gravement que la direction des vents ne permet pas de tenter d'ascension à ce moment. Or le ciel est pur, le soleil est accablant, et les oliviers immobiles, que ne caresse nulle brise, dorment lourdement dans la campagne.

Sur quoi, Mouley, ayant pris congé et goûté à l'excellent thé à la menthe que le général a fait préparer par un Marocain expert, remonte sur sa chaise, se fait hisser en selle par les sept serviteurs, et regagne, au milieu de son escorte, l'ancienne demeure du caïd Si bou Bekr, dont il a fait son logis.

*

* *

Tout le long de la paume de la main, dans la direction des doigts, on vous ouvre, d'une lame affilée, quatre sillons sanglants dans la chair vive. Après les avoir remplis de sel, on vous ferme le poing, les ongles dans la paume. Puis, une peau solide ayant été distendue et amollie par un long séjour dans l'eau, on vous en entoure la main et on la noue avec soin au poignet. Dans cet

état, vous avez la liberté de vaquer à vos occupations. La peau, en séchant, se tend et resserre son étreinte. Le sel, en fondant, brûle la chair et avive les plaies. Et les ongles qui poussent s'enfoncent dans les paumes béantes.

C'est l'un des bénins supplices en usage dans la Chaouïa. Etonnez-vous d'entendre couramment, de la bouche des officiers ou des civils qui portent revolver, ceci :

- Si je suis pris par les Marocains, mes deux dernières balles seront pour moi.

Dimanche 15 septembre.

Les brumes de Casablanca sont un phénomène très singulier. Sous le ciel le plus pur, par les temps les plus chauds et les plus clairs, elles sortent soudain de l'horizon et se promènent, sur la terre ou sur l'eau, comme de grandes écharpes tendues ou comme un décor de théâtre, que des machinistes transportent d'un côté à l'autre du « plateau ». Elles se meuvent lentement, dans le sens horizontal, poussées par une brise mystérieuse dont on ne sent point le souffle, écrans qui interceptent successivement des parties de paysage.

A ce moment même, j'ai devant les yeux un spectacle étrange. Mes fenêtres, au bord des remparts, s'ouvrent au-dessus des rochers de la plage, et j'ai devant moi, tandis que je travaille, la rade de Casablanca, les nappes bleues de la mer à l'horizon, plus près la barre écumeuse dont la perpétuelle colère roule la lame glauque jusqu'aux rocs du rivage, puis, ruisselants de soleil, nos vaisseaux de guerre, la *Gloire*, élancée et robuste, le croiseur espagnol *Alvaro de Bazan*, quelques vapeurs de commerce. A la minute où je suis, la moitié de ce tableau coutumier a disparu. Je pense à ces subversifs articles de journaux sur lesquels la censure russe roule son caviar, laissant passer aux bords, comme des bavures du texte, un fragment de mot, la moitié d'une lettre, un signe de ponctuation. Un rouleau de brume laiteuse a de même passé sur l'horizon, y déposant une longue bande opaque. Son caprice a voulu que, barbouillant et cachant les ventres de tous les navires sur rade, il ne laisse apparaître, au sommet, comme suspendues dans le ciel, que les pointes extrêmes de leurs mâts les plus hauts, bras éperdus qui semblent demander du secours. Pendant ce temps, le soleil brille et se déploie sur la mer et la campagne. Quand je relèverai la tête dans dix minutes, le rouleau du brouillard se sera transporté plus loin, et je retrouverai la flotte de Casablanca à l'endroit où je l'ai vue tout à l'heure.

*

* *

Il n'est pas douteux que quelque chose se passe à Casablanca, ou que quelque chose se passe ailleurs, qui a sa répercussion à Casablanca. La période guerrière est close, sinon en fait, du moins en intention. Bien loin d'instruire les puissants de l'heure, l'affaire du seigneur Maaïzi les a mis en goût, et son souvenir, qui ne figurera pas en bonne place dans le livre de la subtilité française, les enfièvre. La venue de M. Regnault, arrivé ce matin de Tanger par le *Forbin*, marque symboliquement que la phase diplomatique, si je puis employer déceimment un tel mot, ici dépourvu de sens, succède à l'oeuvre militaire.

Car il paraît, à en croire nos maîtres, que cette oeuvre est achevée, que les Marocains se sont évanouis, et que nous n'avons plus qu'à recueillir le fruit de notre héroïsme. C'est à mourir de rire, si ce n'est pas à pleurer. Voilà pourtant ce que l'on raconte au peuple de France !

Nous avons déblayé les alentours de Casablanca et poussé de quelques kilomètres les gens des tribus; nous n'avons rien fait d'autre. Est-ce cela qu'on appelle pacifier ? Et de quel front osera-t-on affirmer à l'opinion française que nous avons accompli notre dessein de rétablir l'ordre, alors que, au soleil couchant, ce soir, le général Drude ne vous permettra même pas de dépasser la ligne de sentinelles qui gardent son camp, et que quatre hommes, armés ou non, ne se rendraient pas impunément, en plein jour, à Taddert, brûlé par nous mercredi dernier ? Il paraît que ceci s'appelle de la politique, et il y a décidément des âmes pour qui demeurera éternellement close cette science bizarre, dont la loi première est de bannir, comme instruments pernicieux, la vérité et la logique.

C'est donc la politique qui désormais pèse sur Casablanca, où les faits, jusqu'à ce jour, se déroulèrent dans un ordre si parfait et une clarté si pénétrante. Cela se devine et se sent à une multitude de détails qui n'échappent pas à l'observateur. Le consulat ne cesse d'abriter les palabres répétées où le consul, le général et l'amiral échangent des vues sans fin sur le présent et l'avenir de la Chaouïa. Des conférences mystérieuses ont lieu avec Si Allal, khalifa de Mouley-el-Amin, et avec des hommes couleur de muraille, venus du dehors au crépuscule et qui y retournent à la nuit. Notre excellent consul, M. Malpertuy, qui se contentait, au début, d'être le témoin d'opérations où son rôle était nul, a part maintenant à la conduite des choses, et cela se voit à son attitude, à l'air d'autorité qu'il a pris, à ses étranges silences et à ses façons ténébreuses, car il est devenu impossible de lui parler du brouillard, du soleil ou du vent, sans que le secret diplomatique pèse incontinent sur ses propos.

Enfin c'est le général Drude qui, dans cette période nouvelle, montre le plus de gêne et de gaucherie¹. En vérité, ce chef, faisant, poings aux hanches, les cent pas autour de sa tente, semble maintenant empêtré au milieu de ses 5.000 hommes, et l'on dirait qu'il se demande ce qu'il va en faire. Et il se le demande, en effet; car il a des façons de vous dire, le menton en avant: « Eh! bien, avez-vous des nouvelles ?... Savez-vous ce que veut le gouvernement ?... » qui accusent encore le singulier désarroi moral où nous nous trouvons. Impression étrange, que chacun, civil ou militaire, éprouve ici, et qui nous a gagnés tous, comme si, du cerveau d'hommes réunis sur un étroit espace et tendus vers les mêmes fins, une pensée commune se dégageait à certaines heures, et, retombant en eux, les possédait ensemble au même instant.

Il n'est plus question ni de sorties, ni de marches, ni d'opérations, et les petites démonstrations qui ont lieu n'intéressent plus. Qu'il y ait, quelque part dans la Chaouïa, une Kasbah de Mediouna, où se tient un gros de nos adversaires, ailleurs un village de Settat, le plus peuplé et le plus riche de la région de Casablanca; qu'il soit dangereux de laisser en paix ceux qui les occupent, et que notre inaction les autorise à propager le bruit de notre pusillanimité, qu'est cela ? La grande affaire du jour, c'est ce qu'on appelle, d'un mot qui, sur cette terre, apparaît d'une bouffonnerie que les Français de France ne mesureront jamais : les négociations ! Donc on négocie. Avec qui ? Peu importe. Pourquoi ? Parce qu'il est d'usage que toute guerre se termine par la paix, et que l'on a décidé que cette guerre-ci avait assez duré. Mais il n'y a pas plus de raisons de négocier aujourd'hui, qu'il n'y en aurait eu il y a un mois. On négocie, n'en demandons pas plus. Et précisément quatre seigneurs de la Chaouïa se sont présentés aujourd'hui au consulat, où les ont reçus en congrès M. Malpertuy, le général et l'amiral. Ah! s'ils avaient le pouvoir de lire dans les âmes, quel orgueil les gonflerait, à constater les transports allumés ici par leur venue.

Malheureusement, toute la bonne volonté qu'on y peut dépenser ne suffit pas à conférer à ceux-ci une apparence d'autorité. Ce ne sont que des farauds de village, de ces beaux parleurs qui

¹ V. la note du 6 septembre

aiment à se mettre en avant, de ces malins qui, pour étonner leur auditoire, crient, au milieu d'une réunion: « Moi, je n'ai pas peur des Français, et j'irai leur parler ! » Se sont-ils battus contre nous ? Ont-ils, au regard de leurs tribus, l'auréole de guerriers qualifiés pour traiter la paix, après avoir vaillamment soutenu la guerre ?... A cette question que je leur fis poser, le plus grand des quatre découvrit deux mâchoires pourvues de dents étincelantes, et, s'esclaffant, se vanta d'avoir fui quand on combattait, parce que ce n'était pas son affaire de se battre contre des canons.

Par surcroît, si l'on se renseigne, on apprend qu'ils appartiennent à deux tribus qui, de tout temps, furent, dans la Chaouïa, parmi les plus pauvres, les plus pacifiques, les plus débonnaires. L'une, celle des Zenata, établie au nord-est de Casablanca, a pour ville le petit port de Fedhala, et, molle dans la guerre, elle ne prit les armes que sous la contrainte de ses rudes voisins; ce fut dans les derniers jours d'août, sur la sommation d'envoyés de la mehalla de Merchirch, qui leur donnèrent à choisir entre le pillage et la razzia, et la lutte contre les roumis. L'autre, celle des Ziaïda, limitrophe de la précédente, est dans le même cas. Et si les uns et les autres sont ici aujourd'hui, c'est parce que le bombardement de Fedhala par la *Gloire* avait été décidé, que l'opération devait avoir lieu demain ou après demain, et qu'un officier de marine en ayant laissé échapper la confidence, celle-ci fut rapportée à un commerçant européen, qui, ayant des intérêts à Fedhala, envoya aussitôt avertir les Zenata.

Bref, quand il fut avéré que nulle apparence de conversation sérieuse ne pouvait s'engager avec ces quidams, il fallut bien les renvoyer. On leur dit qu'ils devaient revenir en plus grand nombre et amener avec eux des ambassadeurs de toute la Chaouïa. Ils ont promis tout ce qu'on voulut, et on leur a donné rendez-vous pour jeudi, accompagnés cette fois d'une troupe renforcée de négociateurs... Disons-nous que nous sommes au spectacle, et demandons-nous seulement si la pièce est bonne.

XII

17-22 SEPTEMBRE

Cette maison est à moi. - Les blancs oumanas et leurs coussins rouges. - Débuts de l'administration du commandant Santa-Olalla. - « Les chrétiens, c'est eux. » - Politique de duperie. - Ce qu'on entend par « pouilleux » à Casablanca. - La résurrection. - Une journée diplomatique. - Dix-huit plénipotentiaires. - La figure du Vaincu. - Réflexions d'un témoin. - L'ambassadeur fait les cigarettes du consul.

Mardi 17 septembre.

Une pluie d'étiquettes imprimées est tombée sur les maisons de la ville, et ces étiquettes sont bien curieuses. Elles portent qu'il est interdit d'entrer dans telle maison, qui appartient à telle personne de telle nationalité. L'étiquette est collée en travers de la porte, et signée, le plus souvent, du capitaine Poulet, excellent officier des chasseurs d'Afrique, désigné pour la direction de la police à Casablanca, mais de qui la signature, en cette occurrence, ne constitue, bien entendu, aucune garantie de propriété, et c'est ce que lui-même ne laisse pas ignorer.

Dans les premiers jours de l'occupation, aux heures magnifiques du pillage, quelques Européens, escomptant le prestige de deux lignes imprimées et d'une signature, eurent l'idée d'apposer sur telles demeures des étiquettes semblables. Ils furent imités. Ils le furent avec excès. Les petites étiquettes blanches coururent à travers la ville, et, aujourd'hui, vous pouvez vous y promener, vous ne trouverez pas une maison vide, au fond de la ruelle la plus sombre du quartier le plus sordide, qui, sur sa porte clouée par des traverses de planches, n'affiche cet astucieux acte de propriété. Nul ne soupçonnait que les étrangers possédassent tant de biens à Casablanca, et c'est merveille de découvrir que cette ville, que nous croyions arabe, est, en somme, une cité européenne. Quelle amertume de songer à présent qu'en tirant sur elle, ce sont nos logis que le *Galilée* a bombardés !

Quelqu'un osera-t-il suspecter la sincérité de ces revendications ?... Qui se le permettrait ? On ne suspecte pas, on n'insinue pas, on prouve : où sont vos preuves ?... Est-ce un Marocain qui proteste ? Mais ne connaît-il pas sa loi ? Point de propriété individuelle au Maroc; tous les biens sont « maghzen », c'est-à-dire qu'ils appartiennent à l'Etat, à la communauté. L'Etat est loin, et, pour l'instant, la communauté est dissoute. Il est bien possible que, par mon acte, j'aie de quelque peu devancé l'ordre du temps; mais quoi ! Dans trois mois, mon étiquette m'aura conféré le titre qui me manquait. Et si un propriétaire autorisé se présente à la fin, alors je me serai trompé de porte: c'est la maison d'à côté qui est à moi... Vous voyez bien que je ne suis pas entêté, et qu'il suffit de me montrer mon erreur...

*

* *

Deux personnages, pourvus de barbes grises, vêtus de laine fine et chaussés de babouches

jaunes, portant, plié sous le bras gauche, un petit tapis d'étoffe rouge, et qui se ressemblent comme deux frères, promènent avec autorité, à travers la ville, à des heures régulières, un ventre prestigieux. Ce sont les « oumanas » de la douane, et, quand vous les rencontrez, c'est qu'ils vont prendre leur service ou qu'ils viennent de le quitter, ne se séparant jamais du coussin de laine sur lequel ils établissent leur séant.

Les oumanas de la douane étaient jadis de puissants personnages. On connut des temps où leurs fonctions ne passaient pas pour entretenir dans l'opinion publique l'amour et le respect de la vertu. Certaines caisses de marchandises trouvaient, avec la règle qu'ils représentaient, des accommodements. Il y en avait, assurément faites d'un bois magique, dont, par un miracle, ils avaient le don extraordinaire de pressentir le contenu, à la manière de ces physiciens diaboliques qui, à l'aide de certains rayons, percent du regard les parois les plus solides, et ces caisses-là n'étaient jamais ouvertes. Il y en avait d'autres, au contraire, dont la malchance était d'être vidées et scrutées jusqu'au dernier clou, après avoir été préalablement oubliées dans un coin des magasins, et dérobées à toutes les recherches. Ces caisses étaient le bien de commerçants européens, et ces fortunes diverses, enrichissant les uns, faisaient la perte des autres. Une des merveilles de la fonction des oumanas était, paraît-il, qu'un talisman singulier unissait infailliblement leur sort à celui des premiers, sans leur donner aucune part à la déconvenue des seconds.

Certes, les deux fonctionnaires dont on rencontre dans la ville les deux ventres bedonnants, et que l'on voit, à la douane, accroupis côte à côte sur leur tapis rouge, et, le nez chaussé de besicles, inclinant la tête sur d'étroits pupitres où ils ne cessent point de tracer des écritures, certes ces vénérables oumanas ne furent point - qui les soupçonnerait ? - de ceux pour qui les caisses prenaient, selon les propos de leurs destinataires, des airs plus ou moins sympathiques. Cependant l'occupation française les a destitués de leur omnipotence ancienne. Il y a encore sept semaines, ils tranchaient, décidaient et taxaient sans contrôle; aujourd'hui, ils ne sont plus que des scribes, à qui un fonctionnaire français fait signe d'inscrire ceci ou cela. Et c'est M. Darmet, contrôleur de la dette, qui dirige les choses. Mais on a pu leur enlever leur pouvoir, toute la France est sans prise sur leur dignité, et elle est splendide.

Mercredi 18 septembre.

L'acte d'Algésiras veut que l'Espagne assure la police dans la périphérie de Casablanca, et le commandant Santa-Olalla, débutant dans sa tâche, a rédigé aujourd'hui sa première circulaire. Ce document, qui marque la prise de possession de l'Espagne sur cette côte marocaine, est digne de mémoire, et le voici dans sa traduction littérale et officielle, dont je ne garantis pas l'élégance. L'oukase est adressé au commandant Mangin pour être communiqué :

CIRCULAIRE

Pour régulariser le service de police extra-urbaine à tous les points de vue, pour éviter la contrebande des armes et des munitions, les vols et les abus de tous genres, que, dans la campagne de Casablanca, occasionnent des personnes qui, par leur aspect, cachent leurs instincts, feignant des trafics et des commerces divers et troublant la tranquillité des laboureurs et voyageurs dans la campagne et sur les routes, il devient nécessaire que les personnes, toutes indistinctement, qui sortent des portes de la ville, soient pourvues d'un document d'identité ou d'une cédule personnelle, signés par l'autorité de qui elles dépendent.

En conséquence, j'espère que vous communiquerez ceci au corps consulaire de la ville, afin qu'il le fasse connaître à la colonie européenne pour éviter des préjudices².

Casablanca, 18 septembre 1907.

Signé: SANTA-OLALLA

*
* *

Au consulat de France, un Arabe, venu du dehors, est interrogé par M. Malpertuy. Ancien chaouch du consulat d'Allemagne, il a été emmené par les tribus au moment de l'invasion de la ville, et, ayant pu s'échapper, il rentre à Casablanca. Il conte, avec de grands gestes et des cris gutturaux, qu'il a été volé, pillé, maltraité, battu, et, s'adressant à M. Malpertuy, qui sourit, il ajoute, avec un regard louche et un air de fureur : « Les chrétiens, c'est eux, et les musulmans, c'est vous ! » entendant par là qu'ils sont les méchants et que nous sommes les bons.

Par cette basse flagornerie, l'ancien chaouch pense affirmer sa fidélité au roumi. Il ne réfléchit pas à tout ce qu'elle exprime d'antagonisme entre les races et de haine fondamentale. Elle est pire que le coup de fusil d'un M'zab.

Vendredi 20 septembre.

Ainsi qu'il était prévu, les quatre ambassadeurs de dimanche, qui devaient apporter hier, dans les plis de leurs burnous, la soumission de la Chaouïa, n'ont pas montré leurs visages au consulat; mais un homme qui n'a pas dit son nom étant venu, de leur part, nous informer que nous pouvions compter pour aujourd'hui sur l'agrément de leur entretien, l'espérance a refléuri dans les coeurs.

Aujourd'hui, en effet, à l'heure du café, trois seigneurs ont arrêté leurs montures devant le consulat de France. L'un des trois est un des plaisantins de dimanche dernier. Les deux autres sont des figures nouvelles. Il y a un grand, poilu, dont les longs cheveux ébouriffés débordent son

² Cette extraordinaire circulaire fut communiquée au corps consulaire. Aucun consul ne la notifia à ses nationaux.

turban, et qui a une vaste barbe, une large bouche, des dents étincelantes, le teint noir et un ample burnous bleu. Introduits, après le temps réglementaire de l'attente, ils ont convenu de leur impuissance à entraîner avec eux les autres tribus de la Chaouïa. Leur éloquence n'a réussi à convaincre que la moitié des Ouled Zian, ces pacifiques qui se disent « maîtres de la rivière », par opposition aux belliqueux, qui sont les « maîtres du lentisque », et qui n'admettent pas que soit prescrite la lutte contre l'envahisseur. Ils ajoutaient qu'ils étaient prêts à faire la paix au nom de ces deux tribus et demie. Alors, après leur avoir déclaré superbement, le premier jour: « Nous ne traiterons qu'avec toute la Chaouïa », on a réfléchi que ce qui est pris est pris, et on a fait: « Essayons toujours de commencer par vous. » Ainsi on aura à Paris un prétexte à parler de la soumission de la Chaouïa.

Toute cette mise en scène est, vue de près, un spectacle extrêmement réjouissant. J'ai, avec les hommes qui en tiennent les principaux rôles, les relations les plus courtoises; la communauté de vie et de préoccupations a créé, entre tous ceux que leur devoir a appelés, à des titres divers, à Casablanca, une solidarité cordiale qui suffirait seule à m'interdire sur aucun d'eux tout propos désobligeant, et j'y aurai d'autant moins de mérite que je connais leur bonne volonté et leur bonne foi. Les uns et les autres ne doutent pas sans doute qu'ils servent le plus efficacement les intérêts qui leur furent confiés. Mais comment n'ont-ils pas réfléchi que nous sommes dans la Chaouïa, non sur une terre européenne ? Nous n'avons pas affaire à un ennemi organisé, cohérent et familier avec les moeurs des nations policées. Notre protocole veut qu'une guerre soit un duel, que l'adversaire, après qu'il a été vaincu en plusieurs rencontres et privé de ses principaux moyens, soit contraint de déposer les armes, que la paix devienne l'aboutissement nécessaire du conflit, que des négociations engagées soient une oeuvre sérieuse, que des signatures, échangées par le moyen de plénipotentiaires, engagent la nation, pour le jour et son lendemain. Rien de tel au Maroc.

Non seulement le peuple de la Chaouïa ne forme point une masse compacte et organisée, mais chacune des onze tribus qui le composent est un petit univers de jalousies, de rivalités, de haines et de désordres. Le caïd placé à leur tête par le Maghzen est un chef sans autorité et sans pouvoir. Nul ne trouve de crédit dans les soubresauts de cette anarchie. Le guerrier qui revient blessé du combat n'est payé que par les quolibets d'un fanfaron ou les invectives d'un fanatique, qui lui fait un grief de sa défaite et de sa blessure, et se targue de venger le lendemain l'honneur de l'Islam. Une campagne militaire, une bataille ne sont jamais pour eux des opérations définitives, car il suffit à ces nomades de plier leurs tentes pour trouver, au hasard de la route, une patrie nouvelle. Pourquoi s'avoueraient-ils vaincus, et pourquoi s'humilier, implorer, tendre le dos aux verges, alors qu'on n'a rien pu sur leur indépendance, et qu'il dépend d'eux de refuser ou de provoquer le combat ?

Quant à la probité des négociations, au respect des traités et des signatures, nos gens n'ont cure de ces misères. Nous sommes aux prises avec des adversaires plus redoutables cent fois que les valeureux guerriers qui fonçaient hier sur nos carrés, je veux dire l'incohérence, l'anarchie, et un état de barbarie où nos propres notions de la morale n'ont point de sens. Il faut être les latins que nous sommes, amoureux de la règle et de la symétrie, pour opposer, à des partenaires de ce rang, nos armes ordinaires, et conférer avec un homme des Ouled Hariz, comme nous ferions avec un ambassadeur chamarré, qui présente, scellées d'un cachet rouge, ses lettres de créance. C'est trop de candeur, en vérité, et, à de pareils jeux, nous avons perdu d'avance. Nos diplomates ne sont pas de taille.

Il y a cinq jours, M. Regnault, qui, en même temps qu'il s'est révélé spécialiste de la question marocaine, est un esprit plein de finesse et de ressources, me disait, selon une excellente

formule; « Pas de négociations, la soumission. » Si l'on a consenti depuis à adoucir sa rigueur, si l'on accepte de causer, je ne m'en plains pas, car nulle méthode ne doit être dédaignée, en effet, qui peut conduire au but. Mais je demande pourquoi l'action militaire est suspendue.

La paix sera d'autant plus prompte et durable que les opérations auront été plus rapides et plus énergiques. Faut-il être un « vieux Marocain » pour ignorer cette vérité, d'ordre élémentaire ? A nous voir ainsi hésitants, que croit-on que pensent nos adversaires ? Que la France est généreuse et patiente, qu'elle est prête à pardonner et à oublier ? Ah ! quelle erreur !

Ils se disent que, si les soldats français n'avancent pas, c'est qu'ils craignent de se risquer, que cette défiance de soi atteste une force précaire, qu'un nouvel effort débarrassera des roumis le sol de l'Islam. Et ces périodes de répit, que l'on juge propices à assagir les esprits, y reconstruisent au contraire une part des illusions que nos canons avaient dispersées.

Une telle politique est une politique de duperie. Puisque l'on a commencé l'affaire de Casablanca, il faut la conduire à son terme, sans faiblesse, sans impatience, sans retard, et accepter toutes les nécessités de l'action militaire que l'on a soi-même déchaînée. Aujourd'hui comme hier, la parole est au général Drude. En lui seul est la solution. Par lui, nous assurons l'avenir, et nous ménageons le sang, que notre pusillanimité ferait de nouveau couler demain dans la Chaouïa.

*

* *

Le général Drude a des airs bien singuliers. Il consent à peine à ouvrir la bouche au sujet des négociations. « Moi, vous savez, fait-il, je suis un militaire, et ces choses-là, ce n'est pas mon métier. C'est l'affaire de M. Malpertuy. » En même temps, il a un petit sourire, se gratte le menton, et prend la figure d'un homme qui trouve très drôles ces palabres, mais, ne pouvant faire autrement, s'y résigne.

Tout à l'heure, le rencontrant, je lui ai dit:

- Eh bien ! général, qu'est-ce que vos « pouilleux » vous ont dit ? La Chaouïa en a-t-elle assez décidément ?

Car j'en demande pardon à ceux qui liront ces notes, pouilleux, chienlits, voyous, et autres gentilles, c'est ainsi que, sans révérence, au camp et ailleurs, on traite, à Casablanca, LL. Excellences les plénipotentiaires marocains.

Samedi 21 septembre.

Casablanca lentement se repeuple. Chaque jour, les campagnes y dirigent des théories d'indigènes, qui, misérables et affamés, se résignent à reprendre, dans la ville devenue roumi, leur existence ancienne. Ces bandes, depuis quelque temps, se font caravanes, et tout ce monde, si pauvre, si pitoyable, restitue cependant aux rues désertes un peu de leur agitation passée. En même temps, un fleuve d'Européens a déferlé jusqu'à nous. Ils viennent d'Algérie, de France, mais surtout d'Espagne. Qui sont-ils ?... Ne cherchons pas trop à le savoir. Toutes les entreprises, tous les commerces leur sont bons. Il faut bien qu'ils vivent, et pourquoi n'essaieraient-ils pas de vivre de cette résurrection ?

Ces boutiques qui s'ouvrent, ces « arabas » dont les conducteurs crient « baâlek », ces mules

qui circulent, ces rues où marchent des vivants, ces maisons dont les portes ouvertes montrent des logis habités... est-ce là cette Casablanca, que nous avons connue si effroyablement dramatique, dans son suaire de cendres et son humidité sanglante ? Sous ce nouveau visage de vie, comment le voyageur distinguerait-il aujourd'hui la hideuse moribonde dont nous avons compté les ulcères. et respiré la pourriture ? Plus que toute joie, l'horreur humaine est passagère, et, plus forte que la mort, plus impérieuse que le crime, la vie sort des ruines et trace sa route à travers les ossuaires.

Mais où sont-elles, ces ruines ? On a pansé les plaies des maisons, bouché des trous, restauré des portes. Dans des bâtiments incendiés, on a ouvert des boutiques. Une maison, criblée de balles et d'obus, que l'on se montrait comme une curiosité et vers laquelle on conduisait en visite les nouveaux venus, a été acquise par l'excellent correspondant de *l'Agence Havas*, M. Favier. Sur toute cette mort, enfin, on a drapé de la vie, et Casablanca redevient une cité.

Il y a bien encore tout ce quartier brûlé, où il n'est pas une maison que le feu ait épargnée. On s'en désole, car il faut le traverser pour atteindre Bab-es Souk, la porte principale, par laquelle on gagne le camp; mais on lui a fait une sorte de toilette. On a relevé les matériaux carbonisés et les cendres qui débordaient; on a abattu les charpentes qui menaçaient de s'écrouler; en travers des portes de plâtre, noires de fumée, ouvertes et béantes comme des orbites vides de leurs yeux, de petits marchands ont installé leurs tables volantes; et cette place même, qui précède Bab-es-Souk, cette place horrible, détruite par l'effrayant incendie qui y a tout anéanti, tordu les fers, noirci les pierres, le commandant Mangin la fait déblayer. On y abat ce qu'il y reste de murs, et l'on construira à la place des abris militaires...

Allons ! encore un mois, et, de l'affreux drame qui, entre ces mornes murailles, souleva nos coeurs et éprouva nos courages, il ne restera qu'un souvenir, une rumeur dans la mémoire des hommes, et cinq mille soldats campés à cinq cents mètres d'ici. Casablanca, la blanche cité qui fut rouge et frissonna sous la mitraille, aura repris, dans la splendeur des grands ciels purs, le rêve indolent qu'elle poursuit, aux confins de l'Islam, dans l'éternité du temps.

Dimanche 21 septembre.

Conclusion des palabres de dimanche et de vendredi : dix-huit notables emplissent aujourd'hui la cour du consulat. Ils sont venus sur dix-huit mules drapées de rouge, qu'ils ont attachées dans la rue. Un à un, ils ont passé le seuil de cette maison détestée. Il y en a de jeunes, avec des barbes noires ; il y en a de vieux, avec des barbes blanches. Il y en a un, de quarante-cinq ans environ, qui a le visage osseux, les traits ravagés, le nez mince, le front noueux et ridé, les paupières plissées, et, foyers ardents au fond d'orbites creusées, deux braises qui sont ses yeux. Les autres, devisant entre eux, tandis que le grand conseil du consul, du général et de l'amiral délibère à huis-clos, paraissent insouciant et gais. Celui-ci reste silencieux et sombre. Assis à l'écart sur une pierre, les bras croisés sur les genoux, le buste incliné, il semble fixer dans l'espace une pensée tenace, et lui du moins, dans ce congrès d'aimables compagnons, montre l'unique et la véritable figure du Vaincu.

Que je souhaiterais de pouvoir l'entretenir dans sa langue, et de lui faire oublier un instant que je suis l'ennemi de sa race, que je représente pour lui le vainqueur, et qu'il me hait ! Cet homme, je n'en doute pas, fut, avec son teint que le soleil et la poussière ont noirci, avec sa barbe échevelée et drue, avec ses mains sèches, de ces intrépides cavaliers, que nous voyions hier courir sur les crêtes en riant aux balles de nos troupiers. Que n'a-t-il pas espéré, quand il se jetait en frémissant contre nos carrés ! De quels rêves prestigieux son âme enfantine ne s'est-elle point

enivrée ! Et n'a-t-il pas juré, revenant le soir d'un dur combat, où il avait vu tomber beaucoup des siens, que le lendemain sans mensonge et sans remise, il entrerait dans la ville et capturerait une « frégate » !...

Le voici maintenant, désabusé et morne, en attitude de suppliant, dans cette Casablanca possédée et souillée par le roumi. Pour y parvenir, il est passé entre les lignes de soldats que son courage n'a pu entamer, et, derrière ce mur blanc, est le chef, le grand « Kébir » dont il avait escompté l'écrasement, et qui le tient, et qui va tout à l'heure lui dicter ses conditions... A ce guerrier, la défaite peut bien arracher les armes des mains; qu'importe, s'il reste vaincu dans son coeur !

Ces dix-huit personnages sont une amplification des trois envoyés d'avant-hier. Ils représentent les Zenata, les Ziaïda et cette fraction pacifique des Ouled Zian, qui est « monâlin louâd », ou « maîtresse de la rivière ». Deux caïds sont parmi eux: Si Ahmed ben Omar, et Si Tehammi ben Ali. L'un d'eux, tout à l'heure assis sur la pierre, a extrait, de hautes bottes rouges, ses pieds nus, puis les a chaussés de babouches jaunes, qu'il avait dans un sac de cuir suspendu à son épaule, et je n'ai pu savoir si, par ce geste, il obéissait au protocole de la Chaouïa ou s'il écoutait seulement sa commodité.

*

* *

Tandis que les dix-huit ambassadeurs attendent le bon plaisir du grand conseil, je me fais ces réflexions:

« Le 11 septembre, Drude frappe le coup de Taddert. Stratégie nulle, retentissement étendu.

« Le lendemain, Mouley-el-Amin, muet jusqu'à ce jour, lui fait transmettre ses félicitations. Le 14, Mouley en personne les lui apporte au camp en grand appareil. Le 15, les vagues propos tenus par des transfuges sans qualité, mais évidemment envoyés en éclaireurs, aboutissent à la visite de quatre « voyous », comme dit le général, qui se prétendent négociateurs. On les reçoit bien, mais on les renvoie en les priant de revenir en nombre.

« Le général qui, depuis quatre jours, ne bouge pas, bouge encore moins, car les quatre voyous ont obtenu de lui un armistice. Le 19, jour convenu, ils ne viennent pas. Le 20, ils se montrent. mais pour confesser leur échec.

« Evidemment, les « négociations » se traînent, et la « paix », la paix chérie, à laquelle on ne cesse de faire à Paris des sacrifices pénibles³, y compris les sacrifices de personnes, se

³ Le 16 septembre, *l'Agence Havas* communiquait aux journaux, qui la reproduisaient; la note évidemment officieuse que

voici : « Le général Drude a reçu à Casablanca trois délégués désignés par toutes les tribus chaouïas; Ces délégués ont apporté la soumission des Chaouïas et accepté toutes les conditions qui leur étaient imposées; ils vont retourner dans leurs tribus respectives et reviendront jeudi avec d'autres délégués et les caïds pour faire une soumission générale. » Les quatre affirmations contenues dans ce communiqué sont toutes inexactes, ainsi que la suite l'a prouvé, et, au moment où paraît ce livre, elles continuent de

présente mal.

« Depuis neuf jours, l'armée française n'a fait ni un mouvement ni une menace ni quoi que ce soit; elle est restée immobile dans son camp, ce qui est, du reste, une manière d'arriver à restaurer le silence dans la province; pour la première fois, depuis le 7 août, les tribus de la Chaouïa respirent, car je compte pour rien l'assassinat de treize malheureux indigènes, tués le 16 à Aïn-Seba, pour le plaisir. Brusquement, le 21, par une marche hardie, Drude part à trois heures du matin, pousse une pointe de dix-huit kilomètres, brûle le camp de Sidi-Brahim, revient à quatre heures du soir, et il est déjà débotté que les tribus ne sont pas encore revenues de leur surprise, car c'est le premier coup de cette envergure qu'il ose contre elles.

« Conclusion: vingt-quatre heures après, aujourd'hui 22, dix-huit seigneurs sont dans la cour du consulat, où ils viennent déposer la soumission de deux tribus et demie.

« Qui donc avait raison, depuis dix jours, de ceux qui croyaient au baume merveilleux de la temporisation, ou de ceux qui, soutenant l'urgence de poursuivre les avantages obtenus, dénonçaient, sans succès et sans autre gain que d'être méconnus et desservis, la détestable inaction de nos troupes ?... »

*
* *

La conférence a duré deux heures. Les conditions de paix étaient nombreuses. Il a fallu les énumérer, mais surtout les expliquer à Leurs Excellences. Ce fut le plus long, car, pour ce qui est de les discuter, ils s'embarrassèrent peu de ce soin.

A un certain moment, le consul était debout, contre son bureau. Il donnait, en arabe, une explication assez laborieuse, et, tout à son sujet, s'inquiétait peu du reste. Derrière lui se trouvait un de ces messieurs, ce grand diable en burnous bleu, en cheveux, en barbe et en dents, déjà venu vendredi. Le discours du consul l'intéressait médiocrement. Il se disait sans doute que, pour ce qu'il en retiendrait, il n'était pas nécessaire qu'il se fatiguât à en saisir le sens, et il pensait probablement aussi que ses amis de Fedhala ne lui en demanderaient pas tant. La grande affaire, pour eux, qui ne sont pas des guerriers, était de reprendre avec Casablanca leur commerce, et voilà précisément la bonne nouvelle que lui, poilu, barbu et chevelu, allait leur apporter le soir même, Puis ce diplomate songeait à fumer, et il considérait avec envie un paquet de cigarettes intact, qui reposait sans emploi sur le bureau consulaire.

l'être. Je puis affirmer, d'autre
part, que cette note n'a pas été
expédiée de Casablanca à
l'Agence Havas.

A la fin, il n'y tint plus et, dans le moment où le consciencieux M. Malpertuy, appliqué à son raisonnement, cherchait avec le plus de soin les mots propres à le faire entrer dans ces âmes rudes, l'autre, glissant doucement son bras derrière le consul, allongea la main sur la table, saisissait le paquet, et, d'un air distrait, le plongeait aussitôt avec nonchalance dans les profondeurs de sa poitrine. Mais quelqu'un l'avait observé, et, à l'instant où le paquet disparaissait, une bourrade atteignit l'astucieux Zenata. C'était le capitaine Huot, qui lui dit en même temps : « Où te crois-tu ? » Il ne fut pas troublé pour si peu, et, ouvrant sa large bouche, montra en riant ses belles dents. Il trouvait évidemment la chose tout à fait drôle. Et il fallut que le capitaine Huot allât extraire lui-même les cigarettes de la poche du burnous.

*

* *

En quittant la conférence, un des plénipotentiaires, interrogé par un commerçant français sur les conditions de paix qui leur avaient été faites, en énuméra difficilement quelques unes. La première qu'il cita, et dont il se souvenait le mieux, stipulait que le cadavre de tout chrétien assassiné entraînerait, pour la tribu sur le territoire de laquelle il aurait été trouvé, une amende de cent douros. On pense bien que rien de pareil n'avait été dit..

XIII

23 SEPTEMBRE - 3 OCTOBRE

Histoire d'Abenħaïm Zabulon. - Le colonel Lewis, envoyé du *Times*. - M. Le Vay attaqué. - La « question Santa-Olalla ». - L'Hérodiade de la Chaouïa. - Trop de plénipotentiaires. - On prend ses otages où on les trouve. - Les protégés. - La vraie mort de Casablanca. ~ Epilogue et moralité.

Lundi 23 septembre.

Abenħaïm Zabulon, israélite, âgé de dix-sept ans, domestique au service de M. Fournier, agent de la Compagnie marocaine à Casablanca, est rentré aujourd'hui dans la ville, après un mois de captivité, après plus de sept semaines de tourments et d'angoisse qui ne sont pas finis, et l'apparition de ce revenant a soudain ramené nos pensées à l'affreux drame qui, en un jour, vida cette ville, et que la vie triomphante, pousse peu à peu dans les greniers du temps.

Abenħaïm Zabulon a le front intelligent, les yeux doux et un air de gravité et de mélancolie qui contraste avec la jeunesse de son visage. Il m'a conté son histoire. Hélas ! combien de fois l'ai-je entendue ! C'est celle de tous les juifs de la ville et de combien de milliers d'Arabes !

Le 5 août, en réplique au débarquement du *Galilée* et au bombardement, les Mediouna envahissent Casablanca. Ils occupent toutes les rues, défoncent toutes les portes: celles du quartier israélite les attirent les premières, et, avec férocité, ils s'y acharnent. La famille Abenħaïm est réunie dans sa maison : le père, la mère, Zabulon et sa jeune soeur se tapissent dans la pièce la plus retirée, et ils espèrent en tremblant que la horde les oubliera.

- Ne pouviez-vous donc fuir auparavant ? dis-je au jeune homme.

- Fuir ? Mais comment ? Et où ? Impossible de gagner le consulat de France, car les rues qui nous en séparaient étaient infestées de Marocains. Pour la même raison, nous ne pouvions atteindre la porte la plus prochaine, et, du reste, la campagne, tout entière occupée par les cavaliers des tribus, était plus dangereuse encore que la ville. Nous attendions, c'était le mieux.

Ils n'attendent pas longtemps, car on les découvre, et des cris sauvages retentissent. Le père se jette aux genoux des pillards et les supplie en gémissant: « Prenez tout notre bien. Prenez tout. ce qui est ici. Faites-nous plus pauvres que des bêtes. Mais que vous rapportera la mort de malheureuses femmes et de tristes hommes ? Laissez-nous la vie, laissez-nous la vie ! » On leur laisse la vie, mais on les dépouille de leurs vêtements et on les pousse dehors. C'est à ce moment que le père et le fils sont séparés des deux femmes. Ils les cherchent, les appellent: nulle voix ne leur répond. Ils se trouvent au soir dans la campagne, non loin de la ville, désespérés, presque nus, et c'est un miracle qu'ils aient, jusqu'à ce moment, échappé à la matraque de quelque fanatique.

Un chérif vient à passer, cheminant sans hâte sur sa mule. Le jeune Zabulon a une inspiration. Il se précipite dans la poussière, aux pieds de la mule, et crie :

- Chérif, aie pitié de pauvres hommes qui vont mourir, si tu ne viens à leur secours ! Ne fais pas attention si nous ne sommes pas de ta religion. Dieu est le même pour tous, et nous te vénérons, parce que tu es un saint homme. Dieu ne peut pas vouloir que nous mourions, puisque nous ne l'avons pas blasphémé et que nous n'avons fait de mal à aucune de ses créatures. Chérif, si tu nous laisses ici, c'est comme si tu nous tuais de ta propre main !

C'était un bon chérif, qui s'appelait Si Mohammed el Shab. Il eut pitié des deux malheureux

et fit : « Eh! bien, venez avec moi. » Dès lors qu'il les prit sous sa protection, ils étaient sauvés, car les Marocains, pareils à tous les peuples primitifs, tiennent pour sacré l'hôte, fût-il un ennemi, sur qui l'un des leurs a étendu la main.

Les pauvres « youdis » suivirent le chérif qui, voulant éviter néanmoins les agglomérations de guerriers déchaînés, leur fit faire de longs détours. Ils marchèrent ainsi durant neuf heures, et, harassés, les jambes rompues, ils s'arrêtèrent enfin au milieu de la nuit, en un camp qu'ils surent depuis être celui de Ouled Boaziz, et qui, en droite ligne, n'est séparé de Casablanca que par trois heures de marche.

Ils étaient sauvés, mais ils restaient prisonniers, car la protection du chérif ne les couvrait que dans les limites du camp. Ils y demeurèrent un mois, y vivant de mendicité, car les Arabes, sachant qu'ils étaient les clients du chérif, et par considération pour lui, consentaient parfois à leur jeter les reliefs de leurs repas, une croûte ou le fond d'un plat de couscous.

Il y eut une période où ils connurent l'abondance : ce fut lorsque le bruit courut soudain au camp que les Français, pour atteindre sûrement, par un moyen sournois, les Marocains, avaient empoisonné le sucre qu'ils leur avaient vendu. Alors tous les hommes des tentes, se débarrassant de leurs provisions de pains de sucre, les jetèrent, avec de grandes imprécations, loin d'eux, et se résignèrent à boire du thé qui, bien que mêlé de menthe, leur parut plus amer que l'aloès. Zabulon et son père recueillirent ces provisions, que Jéhovah leur envoyait : le sucre est un aliment excellent, et ils firent ripaille.

Ils virent bientôt arriver au camp tout ce que l'on avait arraché de Casablanca, butin, bêtes et gens. Ils connurent des femmes que l'on viola; mais, au dire de Zabulon, ces entreprises amoureuses ne furent, au camp d'Ouled Boaziz, ni générales ni fréquentes, et il ne s'aperçut pas davantage que d'autres formes de volupté fussent pratiquées.

Il assista à des querelles, à des batailles, qui s'élevaient sans fin au sujet de la conduite de la guerre, ceux-ci s'obstinant à aller à droite, alors que ceux-là voulaient aller à gauche, et les uns prêchant la retraite, quand les autres bouillaient éperdument de se ruer contre le camp des Français. Il vit revenir du combat des guerriers épouvantés, qui annonçaient en frémissant que les canons des frégates avaient couché dans les champs des centaines et des centaines de morts ; mais d'autres arrivaient ensuite, qui affirmaient que les Français en avaient bien davantage, et qu'après deux batailles pareilles, il n'en resterait pas un pour tirer le dernier coup de canon.

Il vit aussi toute une foule empressée autour d'un obus qui n'avait pas éclaté, et que l'on avait rapporté avec de grandes précautions. Il s'agissait d'en dévisser la fusée, afin de surprendre et de dérober le secret de la puissance des roumis; mais comme la fusée résistait, un guerrier moins patient alla quérir une grande barre de fer, dont il s'apprêta à frapper de furieux coups sur le cône de cuivre. Au premier, l'obus muet consentit à parler, et il en résulta que, dans un fracas formidable, treize morts s'étendirent parmi la masse hurlante.

Enfin, au bout d'un mois, Zabulon ayant pu, par des moyens très compliqués, arriver à emprunter douze douros à un « juif allemand » (il voulait dire protégé par un Allemand), les remit à un Arabe, et celui-ci, en échange, l'aida à prendre la fuite avec son père. Une fois dans la campagne, ils songèrent d'abord à éviter les régions où se mouvaient les guerriers de la Chaouïa, et, fuyant vers l'est, pour remonter ensuite au nord, cherchant les provinces que la vague guerrière de Casablanca avait encore à peine touchées, ils atteignirent Rabat, d'où, longeant la côte, ils sont arrivés aujourd'hui.

Ils sont partis quatre; ils reviennent deux, maigres, à demi nus, ruinés, affamés. Sa mère, sa soeur, qui a quinze ans, Zabulon ne sait où elles furent emmenées. Des larmes montent à ses yeux

quand il parle d'elles, et j'ai compris trop tard pourquoi il répondait avec tant de sécheresse à mes questions sur les moeurs amoureuses des gens de la Chaouïa.

Mardi 24 septembre.

J'étais, hier soir, l'hôte de mes confrères anglais. A MM. Rands et Bartlett, de qui j'ai déjà noté la présence, s'est joint, depuis plusieurs semaines, l'envoyé spécial du *Times*, le colonel Lewis.

Le colonel est un petit homme chauve, mince, avec une forte moustache grise, un teint rouge et des yeux ronds. Il est, pour tous, d'une courtoisie accomplie, et j'estime à haut prix, pour ma part, ses façons charmantes et empressées. Il a fait, dans la Haute-Egypte, la guerre avec Kitchener. Il s'enthousiasme pour la moindre opération, et la juge avec le même sérieux, la même conscience, le même scrupule, que s'il était question de la campagne de France. La guerre est sa passion, et il est apparemment de ceux qui pensent qu'il n'est pas de petite guerre. En quoi il a raison, car, petite ou grande, elle est toujours également odieuse.

Le colonel Lewis ne connaît pas la fatigue. Il n'aime pas à se coucher de très bonne heure, et cependant on le rencontre de grand matin, sur le beau cheval élégant et musclé qu'il a amené de Gibraltar. S'il reste en selle toute une journée, et si le général Drude lui donne, par surcroît, le régal de beaux coups de canon, il est heureux, et il rentre, le soir, le visage trempé de sueur et maculé de poussière rouge, mais rayonnant. Il fait honneur au grand journal qu'il représente. Avec M. Rands et M. Bartlett, voilà un trio de rares journalistes. La presse anglaise reste, à Casablanca, digne de sa renommée et de ce que nos voisins appellent d'un nom qui les caractérise si bien, de sa respectabilité.

En dînant, un officier d'artillerie nous raconte une amusante méprise. Il y a quelque temps, le lieutenant de vaisseau Le Vay causait avec un ami au poste de signaux qu'il a établi, dans une petite maison abandonnée, à proximité du camp. Tout à coup, un des matelots signaleurs l'appelle:

- Capitaine, nous sommes attaqués.

L'officier se lève, s'excuse en hâte auprès de son visiteur et monte sur la terrasse pour assister à « l'attaque ». « Etre attaqué », dans le langage d'un signaleur, cela veut dire qu'un des postes avec lesquels il communique lui annonce qu'il va entrer en conversation avec lui, et, en l'occurrence, c'était le poste de la *Gloire* qui venait de faire le signal qui signifie : Attention ! Le visiteur, qui ne tenait point à assister à « l'attaque », s'était éclipsé. Mais avant-hier, on se passait de main en main, au camp, un journal de France, une petite feuille de province, où son « envoyé spécial » à Casablanca racontait, avec abondance de détails pathétiques, que la hardiesse des Marocains ne cessait de croître et qu'il avait assisté en personne à l'audacieuse attaque du poste de signaux, etc...

Mercredi 25 septembre.

Nous avons une « question espagnole ». Le champ se resserre: nous avons maintenant une « question Santa-Olalla », et cet aimable homme, par erreur, par ignorance, ou par obstination, s'engage dans une aventure dont il semble qu'il n'ait pas au préalable mesuré les nécessaires conséquences. Voici son histoire.

Depuis son arrivée à Casablanca, le commandant Santa-Olalla, se souciant peu de vivre parmi ses troupes, et, comme le général Drude, de coucher sous la tente, poursuivait le dessein de découvrir dans la ville un logis confortable où il pût s'installer à l'aise avec sa famille, qu'il appellerait à côté de lui. En attendant, il habitait à l'hôtel. Son investigation fut laborieuse. Dernièrement, enfin, il trouva. La maison qu'il avait découverte était grande, spacieuse, composée de pièces nombreuses et vastes, située en un quartier central, et, par surcroît, pourvue d'un mobilier élégant et presque complet. Inutile de continuer ses recherches : nulle habitation, dans Casablanca, ne lui conviendrait mieux que celle-ci. Construite pour lui, il ne l'eût pas souhaitée différente. Il s'y tint.

A vrai dire, le propriétaire de l'immeuble ne laissa point ignorer à l'officier espagnol un détail, qui sans doute eût éveillé chez tout autre quelques associations d'idées, à savoir que le logis n'était pas libre. En effet, la maison était, depuis longtemps, louée, par acte régulier, à un cercle international. Entre ses membres et leur propriétaire, de cordiales relations n'avaient jamais été troublées, et celui-ci n'éprouvait en aucune manière le désir de rompre un contrat, qui, d'ailleurs, le liait aussi étroitement que ses locataires.

N'était-ce que cela ? L'Espagnol en faisait son affaire. Il s'en fut trouver le comité du cercle, et, l'avisant de son choix, lui proposa de reprendre, par le moyen d'une sous-location, la suite de ses engagements. Celui-ci répondit que, le cercle ayant été fermé au moment des troubles, ses membres examinaient précisément la question de savoir s'ils continueraient l'association ou prononceraient la dissolution, que pour complaire à l'officier, ils allaient hâter cet examen, et que, s'ils renonçaient à leurs réunions quotidiennes, ils seraient heureux de lui sous-louer leur local. M. Santa-Olalla, ne doutant point que son désir dirigeât la délibération des membres du cercle, consentit à attendre quelques jours.

Ceux-ci se réunirent en effet; mais, par un prodige d'audace, leur décision, bien loin de satisfaire l'officier, fut de rouvrir immédiatement le cercle. M. Santa-Olalla entra en grande colère, car l'affront était de qualité. Et tout aussitôt sans prendre conseil fût-ce de soi-même, il se précipita avec des soldats vers la maison convoitée, en fit enfoncer la porte, s'y installa, et plaça au seuil un factionnaire. Puis, une fois accomplie cette opération militaire, la seule d'ailleurs qu'ait entreprise le contingent espagnol, il fut en paix.

Les membres du cercle ne voulant point aigrir un incident où la raison était si manifestement avec eux, s'en furent conter officieusement l'aventure au consul d'Espagne, en le priant d'intervenir, afin que l'affaire pût se terminer à l'amiable et sans bruit. Le consul, fonctionnaire réfléchi et galant homme, peut-être affligé de la politique suivie par son pays à Casablanca, inquiet à coup sûr d'en voir chaque jour les effets aggravés par la maladresse du commandant espagnol, remercia le comité de sa démarche courtoise et lui promit de s'employer de son mieux auprès du militaire.

Il comptait sans son hôte, car c'est hier que le consul, chagrin et un peu irrité, confessa son impuissance à faire entendre raison à M. Santa-Olalla, buté dans son outrecuidante prétention. Voilà pourquoi, ce soir ou demain, le doyen du corps consulaire de Casablanca, qui se trouve être M. Malpertuy, sera saisi d'une requête signée des membres du cercle, où seront exposés les faits que je viens de conter fidèlement ici, et comment, un jour prochain, le gouvernement de Madrid apprendra, de Tanger, quelles étranges notions sur la propriété le commandant Santa-Olalla s'occupe de répandre dans la Chaouïa.

Lundi 26 septembre.

Il y avait une domestique arabe, qui avait des yeux brillants et des lèvres très rouges dans une grosse figure ronde et jaune, et qui, petite, trapue, dodue, vous regardait en dessous avec des sourires et une mine allumée, en lavant les parquets et faisant les gros ouvrages, auxquels elle était dévolue. Il y avait, dans la même maison, un domestique arabe, jeune, grand, mince, élégant, propre, bien serré dans sa veste rouge à soutaches noires, et qui servait à table avec promptitude et discrétion.

La bonne, subitement, quitta sa cuisine et ses parquets, et j'appris les causes de son départ. Le jeune valet lui étant soudain apparu comme la synthèse de la beauté mâle, elle le lui avait laissé entendre, puis dit, puis crié et peut-être gémi; mais le sigisbée, dédaigneux sans doute des voluptés de l'office, aveugle à des regards si ardents, sourd aux voix d'une si exigeante passion, n'écoula ni les confidences, ni les cris, ni les gémissements, et tant de sève généreuse devint, dans le coeur de la jeune fille bafouée, l'engrais d'une haine farouche, qui, après mille tours, s'exprima par la mise en demeure, adressée à la maîtresse de maison, d'avoir à choisir entre elle et l'infâme.

Ce ne fut pas elle que l'on préféra. Quand on me conte cette anecdote, il me semble que je la connais, et que, au dénouement et à quelques détails près, je l'ai déjà entendu chanter sous le nom *d'Hérodiade*.

Nous n'avons rien inventé dans la psychologie amoureuse, et vous voyez qu'une petite fille de la Chaouïa est de taille à instruire nos docteurs.

*

* *

Si l'on veut avoir une idée de la conception que des tribus marocaines peuvent se faire de négociations de paix et d'envoyés plénipotentiaires, il faut méditer ceci.

Hier, arrivent au consulat six personnages qui se disent qualifiés pour traiter de la paix au nom de trois tribus, les M'dakra, les Ouled Hariz et les Mediouna. Selon le protocole ordinaire, le grand conseil du consul, du général et de l'amiral leur donne connaissance des conditions. Comme il va de soi, ils les acceptent et partent en disant qu'ils vont en référer à leurs tribus et qu'ils reviendront.

Ce n'est pas cela qui est curieux, car il est probable que le spectacle d'une scène pareille nous sera plus d'une fois donné.

Ce matin, à l'improviste, M. Malpertuy reçoit la visite de personnages nouveaux, qui ne lui étaient pas annoncés, qu'il n'avait jamais vus, et qui lui apportent aussi la soumission de leurs tribus.

- Fort bien, se dit le consul en se frottant les mains. Ça va, ça va. Mais quelles tribus ?

Les M'dakra, les Ouled Hariz et les Mediouna ! Il y avait double emploi. M. Malpertuy leur répondit qu'ils arrivaient trop tard. De quoi nos ambassadeurs furent bien mortifiés et très surpris, car ils ne se disaient pas moins qualifiés que ceux d'hier, et, en revanche, ils ignoraient tout à fait la démarche de ceux-ci.

Mardi 27 septembre.

L'une des conditions imposées aux deux tribus et demie qui ont fait la paix était que chacune d'elles enverrait à Casablanca deux otages qui y prendraient domicile, et il avait été stipulé avec énergie qu'aucun de ces otages ne serait un « protégé ».

On appelle de ce nom les indigènes que les commerçants européens, en les couvrant, placent ainsi sous la protection consulaire de leur pays et soustraient du pouvoir marocain. Cette combinaison comporte, pour les uns et les autres, des avantages que voici: en échange des services que l'indigène de la campagne rend à l'Européen de Casablanca, et du profit qu'il lui rapporte, celui-ci l'assure contre les risques et tous les petits ennuis que pourraient lui susciter ses brigandages, et, il interpose, sans cesse, entre son client et la légitime autorité du Maghzen, l'arrogante puissance de la nation à laquelle il appartient. Le procédé, qui renouvelle l'arbitraire de la « gens romana », est l'un de ceux par lesquels la civilisation se manifeste aux peuples inférieurs, et qui permettent à l'Europe réunie de proclamer, à Algésiras et ailleurs, son zèle pour l'indépendance du Maroc et l'intégrité de la puissance chérifienne.

Donc on avait dit à messieurs les plénipotentiaires :

- Vous choisirez vos otages vous-mêmes parmi les notables de la tribu. Mais nous mettons à ce choix une condition essentielle: c'est qu'ils ne soient les protégés d'aucune puissance, pas même de la France.

Les délégués souscrivirent à tout ce qu'on leur imposa, le premier principe diplomatique d'un bon musulman étant de ne jamais faire d'objections à son interlocuteur. Or on découvre aujourd'hui que, parmi ces otages installés à Casablanca depuis avant-hier, l'un au moins est un protégé français ! Quelqu'un en fait la remarque au consul :

- Je croyais que vous n'en vouliez à aucun prix, que vous aviez fait de cette clause une condition *sine qua non* ?

Mais le pauvre M. Malpertuy, débordé et pressé d'avoir ses hommes sous la main, car il est désireux d'offrir à Paris cet irrévocable gage de la paix conclue, lève les bras au ciel:

- Que voulez-vous ? Il nous faut bien des otages! ...

Il nous faut des otages !... Parole lumineuse... Imagine-t-on que le consul de France ait rappelé aux Zenata leur engagement, renvoyé dans son pays l'otage « protégé », et risqué, en fin de compte, que les Zenata lui disent:

- Non, non, réflexion faite, vous êtes trop exigeants, et la paix est trop difficile à faire avec vous. Bonsoir !...

Energie, volonté, autorité, prestige... : beaux mots, dans la bouche d'un ministre, à exciter un Parlement. Mais quand on est une grande puissance, on sait, sur place, s'accommoder aux événements.

Samedi 28 septembre.

En vérité, la mort de Casablanca, il me semble que c'est maintenant seulement qu'elle se réalise. Silencieuse et pliant sous l'épouvante, elle dégageait, par toutes ses plaies coulantes, un pathétisme intense. Redevenue active et besogneuse, retournée à la monotonie ancienne de son agitation mesquine et triste, accaparée et lotie, en quelque sorte, par une troupe de mercantis espagnols et algériens, pareille maintenant à tant d'autres villes de l'Islam qui mêlent, dans leur âme souillée, les tares de l'oriental et les vices de l'Européen, et que la civilisation n'a touchées que pour les décomposer, Casablanca recommence sur des cadavres une existence sans lustre et

prend son chemin vers l'oubli, d'où l'arracha, à sa stupeur, le drame bestial de ce fanatisme national, que nous appelons chez nous, d'un mot noble, le patriotisme.

Ce drame est accompli et ce qui fut, durant deux mois, « l'affaire de Casablanca » s'achève à son tour. Cela s'achève et se traîne dans l'équivoque et dans l'à peu près. Les Français, en débarquant ici, ont notifié qu'ils y venaient pour faire la guerre, et, afin que personne n'en doutât, ils amenaient avec eux des canons et des vaisseaux cuirassés. Cependant ils ont fait la guerre à peine, et ils la déclarent terminée, parce qu'ils ont brûlé dix rangées de tentes à huit kilomètres de la mer. Ils ajoutaient que leur dessein final était, par le moyen de la poudre, d'assurer la paix dans cette province et de l'y maintenir: mais nous voyons que ce qu'ils nomment la paix, c'est le simulacre sournois d'une douzaine et demie d'ingénieux Marocains, qui ont fini par comprendre qu'avec des civilisés de l'espèce de ces Français, les paroles sont d'un rendement plus efficace que de vieux Mausers, et qui en usent.

Quelques résultats ont été obtenus : c'est que nos soldats, campés aux portes de la ville, peuvent à présent dormir, sans crainte d'alertes, sous leurs abris; que dix-huit cents hommes armés, accompagnés de canons et éclairés par de la cavalerie, ont licence de circuler en paix à quinze kilomètres des murs; et qu'un citoyen isolé peut, à la rigueur, s'y promener, en plein jour, avec précaution, à quinze cents mètres. Il a fallu pour cela cinq mille soldats et sept semaines d'opérations. D'autres gains diplomatiques viendront ensuite, je n'en doute pas; mais du moins il est possible d'annoncer que « l'affaire de Casablanca » est virtuellement close désormais.

Six otages, témoins de la soumission des débonnaires Zenata, des craintifs Ziaïda et de ces Ouled Zian qui ne sont que les « maîtres de la rivière », goûtent, depuis trois jours, les charmes de la vie citadine, sous la surveillance inquiète du capitaine Poulet, chef de la police, et du commissaire Dordé, que contrôle M. Malpertuy. Le marché du grand Soko, fermé depuis le 31 juillet, a été rouvert mercredi, et l'on y a vendu trente-cinq boeufs. Le même jour, une colonne de trois cents indigènes, venant de la direction de Fedhala, a réintégré la ville, et ces rentrées ne cessent point.

Les opérations militaires sont nulles, et la grande occupation des soldats, au camp, est de se construire, pour l'hiver, des maisons de bois avec les planches qu'on leur a expédiées; car l'hiver est proche, le dernier dimanche fut notre première journée de pluie, un vent terrible soufflait avant-hier sur les terrasses, et le camp, d'où je viens, est encore noyé sous les rafales qui l'ont **accablé** toute cette nuit. Nos soldats ne sont plus ici que comme des figurants et des épouvantails, que l'on y maintiendra tant qu'il plaira aux tribus de la Chaouïa de rester menaçantes et que nos diplomates n'auront pas trouvé le moyen d'aider le débile Abd-el-Aziz à se délivrer de la concurrence de son frère Mouley-Hafid.

Et s'ils ne le découvrent point, si la cause du Sultan de Marrakech poursuit vers le nord son lent progrès, si la durée même de la prétention de Mouley Hafid réveille dans la Chaouïa des illusions qui s'assoupissent, à quels efforts nouveaux ne serons-nous point appelés, puisque, pouvant demeurer neutres dans ce conflit de souveraineté, nous avons déjà marqué que nos vœux étaient pour le plus faible, le plus pervers, le plus sournois des deux champions: Abd-el-Aziz ?

Mais ceci alors ne sera plus l'affaire de Casablanca. Ce sera la face nouvelle de l'Affaire marocaine. De « l'affaire de Casablanca », le seul vestige actuel, ce sont les intrigues par lesquelles on essaye d'obtenir des principales d'entre les onze tribus guerrières de la Chaouïa, une promesse, une apparence, une ombre, un signe de soumission, et des efforts désespérés pour organiser des palabres qui persuadent l'opinion française de la réalité de ce renoncement.

Dès lors, pour l'observateur attiré ici par le désir d'un fort spectacle de vie, que reste-t-il à

regarder ? Qu'il se dise, pour éviter toute aigreur, qu'il a frémi, durant quelques semaines, d'émotions aiguës et rares, et que les instants en sont assez parcimonieusement comptés dans la vie pour qu'il garde avec fidélité la mémoire de ceux-ci. Et puis, qu'il s'en aille. Des intrigues et des mises en scène, Paris lui en montrera de meilleures...

ÉPILOGUE

ET MORALITÉ DE L'AFFAIRE DE CASABLANCA

TANGER. Jeudi 3 octobre.

Un ami m'ayant prié de lui rapporter des armes anciennes, je cours les boutiques d'antiquaires de Tanger. Cette après-midi, faisant affaire chez l'un d'entre eux, je le prie d'envoyer quérir chez un ami un fusil acheté la veille par moi, afin qu'il le joigne à la caisse. Il dépêche son domestique arabe, tandis que je continue à fouiller ses réserves. Tout à coup, nous entendons la porte s'ouvrir avec fracas, et des vociférations terribles éclatent dans le vestibule. Nous nous y précipitons, et j'aperçois, entre les soldats rouges du Maghzen, l'Arabe, qui tient en main mon fusil. Tout ce monde, criant à la fois, fait, avec des gesticulations effrénées, un infernal tintamarre, et la foule, s'attroupant, écoute au dehors.

Enfin je puis me faire expliquer l'objet de cette irruption révolutionnaire. Les soldats de la police de Tanger, rencontrant mon homme chargé d'un fusil, ne s'étaient pas demandé si cette arme vénérable, inutilisable, était une pièce de collection, et, selon leur consigne, qui leur prescrit de s'opposer au transport des armes, ils l'avaient arrêté. Mais, sur ses protestations que le fusil appartenait à un Français, ils avaient consenti, au lieu de le mener tout droit à la prison, à le conduire chez son maître, où ils pourraient vérifier sa bonne foi. En effet, quand je leur ai fourni des explications, qu'on leur traduit, les soldats se retirent, mais sans entrain, avec des yeux méfiants. Et ceci me plut déjà de constater que la police de Tanger avait désormais des règles, et que les soldats chargés de l'assurer connaissaient la valeur d'une consigne.

Eux partis, le marchand, d'un air finaud, me confie :

- J'ai bien su comment il fallait leur parler. Je leur ai dit que vous étiez un Français de la légation, et que, s'ils insistaient, vous pourriez bien faire une plainte. C'est cela qui les a décidés.

Un quart d'heure après, la porte s'ouvre de nouveau, et, cette fois, un militaire se présente, mais seul et paisible, un sous-officier, je pense, car il a des galons d'or sur sa tunique rouge. Il s'adresse au marchand et commence un long discours; à mesure qu'il parle, je vois s'épanouir et sourire la figure de celui-ci.

Quand le sous-officier a fini, l'autre traduit. C'est le commandant en personne qui l'envoie. Au rapport qui lui a été fait de l'incident, il a été vraiment désolé et chagrin d'une méprise qui a pu permettre à un Français de douter de la bonne volonté et du dévouement de la police marocaine à son égard. Il regrette tout à fait ce malentendu et me prie instamment de n'en conserver aucun mauvais souvenir. Il est prêt à tout pour que je l'oublie. Si je désire transporter des armes, il se fera un plaisir de veiller à ce que je n'aie aucun ennui. Et si j'ai, du reste, besoin de quoi que ce soit, que je l'en avertisse. Il est à ma disposition à tous les moments, et, « même à minuit », il me suffira de le faire prévenir. Etc. ..

CASABLANCA-CAPRI.

Août-Novembre 1907.